ŒUVRE DES ÉCRIVAINS HAITIENS

AUTEURS HAITIENS

# MORCEAUX CHOISIS

PRÉCÉDÉS DE NOTICES BIOGRAPHIQUES

PAR

MM. SOLON MÉNOS, DANTES BELLEGARDE, A. DUVAL, GEORGES SYLVAIN.

## POÉSIE

Vers le Beau

PORT-AU-PRINCE

Imprimerie de Mme F. Smith, 155, rue des Fronts-Forts 155.

1904

# RAPPORT

## A L'ŒUVRE DES ÉCRIVAINS HAITIENS

*Messieurs,*

*Le programme de notre Société se résume en deux mots : faire connaitre et faire apprécier les écrivains haïtiens. Pour l'exécution de ce programme, vous avez prévu l'institution d'un Jury, chargé d'éditer ou de rééditer, selon nos ressources, les ouvrages de nos compatriotes offerts à notre choix.*

*Réuni à la date réglementaire, — MM.* Georges Sylvain *et* A. Duval *représentant le Comité de Port-au-Prince ;* Solon Ménos, *le Comité de Jérémie* ; D. Bellegarde, *le Comité de Jacmel, — le Jury s'est tenu, du 15 juillet au 15 août, à la disposition des intéressés pour la réception des ouvrages qu'on croirait devoir recommander à son vote. Au cours du délai fixé, un manuscrit lui fut présenté, mais il n'était pas d'un auteur haitien. Le retard est une des formes du fatalisme créole : après le 15 août, d'autres demandes arrivèrent. Forcés d'en ajourner la résolution, nous avons maintenu un droit de primauté aux* « Poëmes de la mort » *de M. Etzer Vilaire et à l'* « Histoire d'Haïti » *de Messieurs W. Bellegarde et J. Lhérisson.*

*Au moment de clore sa session ordinaire, le Jury avait, en effet, sur la proposition de M. Sylvain, décidé de rassembler en deux volumes et de publier, à l'occasion des prochaines fêtes du Centenaire de l'Indépendance Nationale, quelques-unes des meilleures pages de nos poètes et de nos prosateurs.*

*Telle est l'origine du présent recueil, qui est le premier de ce genre édité chez nous par des Haïtiens. Il y aurait là de quoi s'étonner, si l'on ne savait combien c'est chose difficile, en notre milieu tourmenté, de mener à bonne fin toute entreprise exigeant une association d'efforts, de la persévérance et des loisirs. L'unique « anthologie » un peu étendue qui ait jamais été consacrée à nos poètes est due à un ancien professeur du Lycée de Port-au-Prince, guadeloupéen d'origine, M.* Edgar La Selve *: elle remonte à près de trente ans et ne peut servir d'aucune manière à mesurer le progrès des lettres haïtiennes. Ainsi s'explique-t-il que nos jeunes gens instruits, s'ils connaissent à peu près les noms de leurs devanciers les plus notoires, ignorent, en général, complètement leurs œuvres. Ainsi s'explique-t-il encore que, depuis les consciencieuses études de Messieurs* Gustave d'Alaux *en 1852 et* A. Bonneau *en 1856, les rares critiques français qui ont eu la velléité de parler de nos écrivains l'aient fait d'une façon toute superficielle, se contentant de renseignements hâtifs, acceptés sans contrôle, de seconde ou de troisième main.*

*Les fonds modiques dont dispose notre Œuvre ne nous ont pas permis, à notre grand regret, de donner à cette publication l'ampleur qu'elle aurait mérité. Sans posséder encore une classe de gens de lettres proprement dits, qui supposerait réalisée l'éducation d'un public plus consistant que le nôtre, la société haïtienne, à toutes les époques de son histoire, a été pourvue d'une élite d'hommes cultivés, ayant le goût des choses d'art et capables de tenir dignement leur place dans n'importe quel cercle*

*de littérateurs professionnels. Quelques-uns d'entre eux ont eu la chance d'être imprimés de leur vivant. Un petit nombre ont laissé en mourant des manuscrits, autour desquels des héritiers, pieusement convaincus de couver un trésor, montent la garde avec un zèle jaloux. Mais la plupart se sont éteints sans avoir pu donner la pleine mesure de leur mérite, talonnés par les soucis d'une existence instable, contrariés plutôt qu'encouragés par nos mœurs publiques, qui ne sont guère favorables au développement de la personnalité intellectuelle Le souvenir d'une parole éloquente, d'un esprit plein de verve ou d'une plume alerte ; quelques articles presque introuvables, enfouis en des journaux épars, voilà tout ce qui reste de leur passage !... Essayer de prolonger l'écho de tant de voix aujourd'hui muettes, dont plus d'une eut son heure de retentissement, nous eût entraînés au delà du délai que les circonstances nous imposaient, même si les conditions de notre entreprise n'en limitaient pas strictement le plan.*

*Pour obtenir le résultat modeste auquel nous avons dû borner nos ambitions, nous avons fait appel au concours de tous nos concitoyens, nous réservant d'utiliser, selon les convenances de notre recueil, les autorisations qui de partout nous ont été libéralement accordées. Quelques abstentions, à propos d'écrivains déjà connus et estimés du public, pourraient étonner, si elles ne tenaient à des scrupules personnels, échappant à notre appréciation. C'est l'occasion pour nous d'unir dans un même sentiment de gratitude tous ceux qui ont bien voulu collaborer à l'accomplissement de notre tâche. Que leurs envois aient pu ou non trouver place en ces deux volumes, nous ne leur sommes pas moins redevables de leur confiance et de leurs encouragements.*

*Dans le choix des matières, trois ordres de considérations ont surtout déterminé les suffrages du Jury : contribuer en quelque mesure à l'hommage, qui de tous*

*les points du pays s'adressera, durant l'année 1904, aux héros, fondateurs de notre nationalité ; renseigner la jeunesse des écoles sur l'effort des Haïtiens remarquables qui ont coopéré tour à tour au patrimoine intellectuel de la nation ; fortifier d'un nouveau motif d'intérêt la sympathie des étrangers, bien disposés à l'égard de notre race.*

*Le classement par genres n'a été possible que pour le volume de prose, à cause du développement presque exclusif qu'a pris chez nous la poésie lyrique. Par contre, tel genre en prose, notamment l'éloquence, la littérature dramatique, aurait exigé un volume spécial. Nous nous sommes attachés, autant que possible, par les morceaux publiés, à mettre en relief l'originalité propre à chaque écrivain. Facile à réaliser pour les poètes, relativement peu nombreux, cette intention a été amoindrie par la place restreinte réservée à nos prosateurs en renom, dont la moitié à peine a pu tenir dans notre second recueil, plus volumineux pourtant que le premier.*

*Au surplus, nous ne saurions prétendre avoir fait une œuvre définitive : il reste encore à dresser le tableau d'ensemble de la littérature haïtienne ; d'autres y aviseront sans doute avec des ressources supérieures aux nôtres. Si, pour notre part, nous réussissions à être utiles selon notre désir, nous aurions tiré de cet essai de généralisation réduite tout le profit personnel que nous en attendons.*

*Veuillez agréer, Messieurs, l'expression de nos sentiments très dévoués.*

*SOLON MÉNOS* — *DANTÈS BELLEGARDE*

*A. DUVAL* — *GEORGES SYLVAIN*

# Préface

## LE CHANT DU CENTENAIRE.

**LIBERTÉ OU LA MORT!**

*( Devise des Héros de 1804 )*

### I

Salut, nobles lutteurs de nos joûtes sublimes !
Salut, humbles soldats, chefs altiers, — tous vainqueurs !
Quand vers la mort couraient vos hordes magnanimes,
C'était du même élan que bondissaient vos cœurs !
Votre sang généreux, coulant à flots de lave,
Se mêlait sur les fers de la Patrie esclave !

CHŒUR :

Citoyens, aux appels des canons
Que dans les fils revivent les Pères !
Libres à jamais ! ou mourons
Comme aux champs de Vertières !

## II

Le maître séculaire est tombé sous le glaive !
Un idéal nouveau resplendit dans les cieux.
Déploie aux vents l'emblème où palpite ton rêve,
O Peuple ! Le drapeau, c'est l'âme des aïeux ;
Et ce qui dans ses plis chante au souffle des brises,
C'est le chœur triomphal des libertés conquises !

CHŒUR :

## III

Qu'importent sur la voie où tu saignes, Patrie,
Les mépris insensés ou les lâches affronts ?
Nous t'aimons, nous tes fils, nés de ta chair meurtrie,
Et ton viril amour est l'orgueil de nos fronts.
A toi, Mère adorée, à toi, l'honneur, la gloire,
Et l'auguste salut de l'immortelle Histoire !

CHŒUR :

## IV

Peuples, le jour luira des âmes fraternelles !
L'hymne de la concorde emplira l'avenir !
Nous irons en chantant vers des cimes nouvelles
Abjurer du passé le sanglant souvenir ;
Et sur nous, radieux en sa force qui crée,
Planera ton soleil, ô Liberté sacrée !

CHŒUR :

Citoyens, l'espoir au cœur, veillons !
Gardons, jaloux, la leçon des pères.
Libres à jamais ! ou mourons,
Comme aux champs de Vertières !

LOUIS BORNO

# MORCEAUX CHOISIS D'AUTEURS HAITIENS

## POÉSIE

### JULES-SOLIME MILSCENT

Né en 1778 à la Grande-Rivière du Nord, d'un père blanc, qui lui-même y était né, et d'une négresse libre, Françoise Bernard. La famille Milscent était originaire de l'Anjou, issue de ce groupe d'immigrés qu'avait attirés à Saint-Domingue le bon gouverneur d'Ogeron.

Retiré en France avec son père, abolitionniste convaincu, avant les événements qui devaient transformer le territoire de sa patrie en un vaste champ de carnage, Milscent ne rentra au pays qu'à la fin du règne de Dessalines. Quand la guerre éclata entre Christophe et Pétion, il prit parti pour la République et se réfugia à Port-au-Prince, où il exerça les fonctions de greffier près du Tribunal de Cassation et fonda, de concert avec Colombel et Laprée, l'*Abeille haïtienne*, revue littéraire bi-hebdomadaire (1817-1820). Retourné au Cap en 1820, Milscent fut choisi en 1838 pour représenter cette ville à la Chambre des députés. Il eut l'honneur d'être élu Président de la Chambre. De cette époque de sa vie date le souvenir d'un mot heureux à l'adresse du Président Boyer :

« Oui, que Boyer soit grand, et qu'Haïti soit libre ! »

La collection des trois années de l'*Abeille haïtienne*, conservée à la Bibliothèque nationale de Paris, contient à peu près tout ce qui nous reste de Milscent : articles, fables, chansons, poésies légères, bergeries, vaudevilles. La comédie du *Philosophe physicien* est encore une des plus jolies pièces de notre répertoire local. Delorme, dans une étude biographique publiée le 3o janvier 1865 par le journal *l'Opinion Nationale*, a fait revivre en quelques traits étincelants la physionomie spirituelle de Milscent aux derniers temps de sa vie. Le terrible tremblement de terre, qui, le 7 mai 1842, détruisit presque en entier la ville du Cap, ensevelit le vieux poète sous les décombres d'un café, où il se tenait. Il avait 64 ans.

## *LE SECRET D'ÊTRE HEUREUX.*

(COUPLETS EXTRAITS DU PHILOSOPHE PHYSICIEN)

I

Retenez bien cette leçon :
Jeunes amants, jeunes fillettes,
Heureux par votre illusion,
Restez dans l'erreur où vous êtes ;
Ne cherchez pas à pénétrer
Le secret de votre bien-être.
On peut gagner à l'ignorer,
Souvent on perd à le connaître.

Si Fanchon me disait un jour :
« Mon ami, c'est toi seul que j'aime. »
Je lui répondrais à mon tour :
« Mon cœur te chérit tout de même. »
Après cet aveu rassurant,
Que nous faudrait-il davantage ?
Fanchon, heureuse, moi, content,
Tout irait bien dans le ménage.

Souvent un curieux désir
Trouble les beaux jours de la vie ;
Prétendre tout approfondir
N'est, suivant moi, qu'une folie.
En cherchant un objet flatteur,
On rencontre . . . tout autre chose.
Sachons profiter du bonheur,
Sans en vouloir trouver la cause.

## *LE SERPENT ET L'HOMME*

FABLE

Autrefois un serpent, se traînant sur le ventre,
Sur un roc élevé parvint à se loger,
Tandis que, cheminant sur ses pieds, dans un antre
Un homme fut contraint d'emménager.
Le reptile, enflé de la gloire
De se trouver voisin des cieux,
A son compétiteur osait chanter victoire,
Le raillant d'habiter en de si sombres lieux.
L'homme lui répondit d'une voix douce et fière,
Mais sans chagrin ni colère :
« Je serais parvenu sur ce mont escarpé,
Si, comme toi, j'avais rampé. »

## ISAAC LOUVERTURE

Né en novembre 1782 à Ennery. Envoyé, en France, à l'âge de 14 ans, avec son frère Placide, pour y faire son éducation, fut placé au collège de La Marche ; en revint en 1802, en compagnie du principal M. Coisnon, chargé par Bonaparte d'une lettre pour le général Toussaint-Louverture. On connaît la scène historique de l'entrevue entre le père et les fils, le refus d'Isaac de prendre parti contre la France. Il fut déporté avec M^me^ Louverture, en même temps que Toussaint. Tandis que Placide, qui avait combattu glorieusement aux côtés de son père, était interné à Belle-Isle, Isaac se fixait à Bordeaux, où, après un seul voyage accompli dans son pays d'origine, il coula des jours paisibles jusqu'à sa mort ( 26 septembre 1854. ) Il avait reçu une instruction soignée. On attribue à sa collaboration avec son intime ami, devenu son exécuteur testamentaire, Gragnon Lacoste, le poëme épique l'HAÏTIADE, imprimé sans nom d'auteur à Paris, vers 1828, et réimprimé en 1878 chez Durand et Pedone-Lauriel. On a aussi de lui des Mémoires.

La romance qu'on va lire est tirée de la collection des papiers de la famille Louverture, conservée par les héritiers de Gragnon Lacoste.

### *LE PASSAGER*

ROMANCE

Rives de ma terre natale,
Que de pleurs ont versés mes yeux,
Quand des vents l'haleine fatale
Marqua l'heure de nos adieux.
Emporté par ma nef légère,
Loin de l'amour et du bonheur,
A mes yeux fuyait la chaumière
De celle qui plaît à mon cœur.

Ces astres, cette autre nature,
Ces cités, ces peuples nouveaux,
Cet ennui que mon âme endure
Parmi les jeux des matelots,
De ces mers l'immense barrière,
Tout me redit dans mon malheur :
Ah ! combien est loin la chaumière
De celle qui plaît à mon cœur !

J'ai connu la guerre et l'orage
Et les mœurs des bords étrangers ;
Rien n'a pu ternir ton image,
Gloire, absence, plaisirs, dangers.
Tranquille au port, sur l'onde amère
Je répétais dans mon malheur :
Quand reverrai-je la chaumière
De celle qui plaît à mon cœur ?

## PIERRE FAUBERT

Né aux Cayes en 1806, mort à Paris le 31 juillet 1868. Son père fut un des généraux de la guerre de l'indépendance. Il a raconté lui-même, dans la préface d'Ogé, comment sa mère, veuve et sans fortune, à une époque où les relations d'Haïti avec les pays étrangers étaient pleines de difficultés, conçut et réalisa le projet de faire élever ses enfants en France. Elle tint à les y accompagner elle-même ; mais elle avait trop présumé de ses forces et mourut loin de son pays, avec le regret de n'avoir pu accomplir jusqu'au bout la courageuse mission qu'elle s'était imposée. Le dévouement de cette mère au cœur héroïque ne fut pas pourtant perdu. Les noms de Pierre Faubert, de son frère Sauveur, de ses fils Fénelon et Pétion Faubert, sont parmi les plus glorieux dont s'honorent les lettres haïtiennes. Pierre Faubert, d'abord aide-de-camp et secrétaire particulier du Président Boyer, s'est surtout signalé à la direction du Lycée National de Port-au-Prince, où il a laissé des souvenirs ineffaçables (*1837-1842*). C'est pour stimuler le zèle de ses élèves qu'il composa à leur intention la pièce d'OGÉ, qui fut jouée pour la première fois le 9 février 1841, à la Distribution des prix. Schœlcher, à propos de cette pièce, ayant accusé l'auteur d'être infecté du préjugé de couleur, pour prouver la fausseté de l'allégation, Pierre Faubert publia son drame, (1856. Paris, Librairie Maillet Schmitz, 15, rue Tronchet) précédé d'une préface et suivi de quelques-unes de ses poésies. Retiré à Paris à la chute du gouvernement de Boyer, Pierre Faubert eut l'honneur d'être choisi par Geffrard comme un des négociateurs du Concordat conclu en 1860 entre Haïti et le Saint-Siège. Il eut encore avant de mourir la joie de voir son fils Fénelon remporter le prix d'honneur au concours général des lycées et collèges de l'Université française.

### *AUX HAITIENS*

Frères, nous avons tous brisé le joug infâme
Qui, trop longtemps courba nos fronts;
Jaunes et noirs, brûlant d'une héroïque flamme,
Nous avons vengé nos affronts;

Et le Dieu juste et fort couronnant notre audace,
Noir ou jaune, à l'égal du blanc,
A pu se dire enfin : « J'ai créé pour ma race
Une patrie avec mon sang. — »

Oh ! pour nous tous alors quel beau jour ! A nos braves
La vieille Europe applaudissait ;
Et ce peuple, oppresseur de millions d'esclaves,
Au bruit de leurs fers frémissait.

— « Bravo ! disaient Granville, Wilberforce, Grégoire,
Et tant de généreux amis.
Bravo ! mais voulez-vous compléter votre gloire ?
Noirs et jaunes, soyez unis.

« Votre tâche est immense. Hélas ! combien de frères
Qu'opprime encor l'iniquité !
Eh bien ! vous sècherez tant de larmes amères,
En honorant la liberté.

« Oui, ne l'oubliez pas, amis : votre vaillance
Vous a faits à moitié vainqueurs ;
Désormais, vos vertus et votre intelligence
Combattront mieux vos oppresseurs.— »

Pourtant jusqu'à ce jour la discorde implacable
T'agite encore, beau pays ;
Et ton sol enchanté, Pactole inépuisable,
S'abreuve du sang de tes fils.

Que n'ai-je en ce moment, ô mon île chérie,
La sainte éloquence du cœur !
Tous, bientôt désarmés au seul nom de patrie,
Gémiraient d'une telle erreur.

Quoi ! divisés, lorsque tout près de votre plage
Mulâtres et noirs sont proscrits !
Quand cette République, appui de l'esclavage,
Rêve, avide, à vos champs fleuris !

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Oh ! par tous ces guerriers qui, pères magnanimes,
Ont tant souffert pour leurs enfants ;
Par tant de sang versé, tant de nobles victimes,
Haïtiens, serrez vos rangs !

Anathème éternel à la guerre intestine,
Fléau de toute nation !
Des hongrois désunis l'éclatante ruine
Assez haut crie : Union !

Union ! mot bien vieux, frères, mais mot sublime !
Ah ! qu'il pénètre chaque cœur !
Dieu même nous le dit ; Dieu, qui dans l'homme estime
L'âme seule, et non la couleur.

*Paris, 1850.*

## DESTAINVILLE MARTINEAU

Né à Jérémie le 25 mai 1808, mort le 7 mars 1890. A appris sans le secours d'un maître la lecture et l'écriture ; fut longtemps instituteur, puis notaire public, et pendant quarante ans doyen du Tribunal civil de Jérémie. Homme de bien, d'une sagesse antique, il s'est éteint en prononçant ces simples paroles qui font l'éloge de toute sa vie, vouée au culte des lettres, à l'étude passionnée du droit et à l'exercice des plus belles vertus : « Je n'ai jamais aimé l'injustice ! »

Il a laissé un recueil de chansons, d'où nous extrayons les deux strophes qu'on va lire et qui sont à peu près les dernières qu'il composa en 1888, c'est-à-dire à l'âge de 80 ans.

### *LAMENTATIONS DE LA PATRIE.*

De mes enfants j'avais lieu d'être fière,
Lorsque l'amour les unissait à moi ;
Lorsque, marchant sous la même bannière,
Ils avaient tous la concorde pour loi.
J'avais l'espoir d'une gloire solide
Et me flattais d'un heureux avenir...
Tout a changé par un déclin rapide,
Et je me voile en me sentant mourir ! ...

C'est bien en vain que de moi l'on se vante,
Qu'on croit pouvoir s'abuser sur mon sort :
A l'étranger ils me livrent sanglante
A la faveur d'un fatal désaccord !
Oui, mes enfants, vous perdez votre guide ;
Votre folie y travaille à plaisir !
J'assiste, hélas ! à votre lent suicide,
Et je me voile en me sentant mourir !

## CORIOLAN ARDOUIN

Né le 11 Décembre 1812 au *Petit-Trou-de-Nippes*, mort le 12 juillet 1835. Le jour même de sa naissance, sa mère perdait un enfant. Quelques mois auparavant, un autre lui avait été déjà ravi. Le tempérament de notre plus ancien poëte élégiaque ne fut pas sans se ressentir de ces émotions maternelles : il naquit débile et sujet à des convulsions nerveuses. Les soins de la famille fortifièrent son enfance ; mais à l'âge de 12 ans, ayant vu mourir coup sur coup dans l'espace de quelques mois son père, un neveu qu'il aimait comme un frère, sa mère et sa sœur aînée, il en contracta une disposition incurable à la mélancolie, dont l'étude et la compagnie des écoliers de son âge, Emile et Ignace Nau, Masson Dias, Adam, élèves comme lui de l'instituteur Jonathas Granville, le distrayèrent quelque temps. Il y revint irrésistiblement, quand la jeune fille qu'il aimait et qu'il a chantée sous le nom d'Amélia fut atteinte du mal dont elle devait mourir, cinq mois après leur mariage. C'en était trop pour cette âme frêle. Le poëte ne survécut pas un an au naufrage de sa suprême espérance de bonheur.

La plupart des poésies de Coriolan Ardouin ont été publiées après sa mort dans *l'Union*, le journal littéraire de l'époque, puis reproduites à Paris, dans la *Revue des colonies*, la *Revue Contemporaine*, la *Revue des deux Mondes*. Emile Nau les réunit en brochure sous le titre de « *Reliquiæ* d'un poëte haïtien. »

Beaubrun Ardouin s'occupait d'en faire une édition plus complète; mais cette pieuse intention ne put être réalisée qu'en 1881 par ses petits neveux, MM. Ritt et Céligny Ethéart (1)

Le talent de Coriolan Ardouin a été favorablement apprécié de MM. d'Alaux et Bonneau dans les études déjà citées sur « la littérature jaune » (Revue des deux Mondes, mai 1852) et sur « les Noirs, les Jaunes et la littérature française en Haïti » (Revue Contemporaine, 15 Décembre 1856.) En 1865, Delorme dans *l'Opinion Nationale* lui consacra à son tour une monographie émue.

(1) *Poésies de Coriolan Ardouin, précédées d'une notice biographique par B. Ardouin. Port-au-Prince, R. Ethéart, éditeur. 1881.*

## *FLORANNA LA FIANCÉE.*

### I

Anacaona, la Reine,
Voyant que le ciel est pur,
Qu'un souffle berce la plaine,
Que la lune dans l'azur
Se perd ; voyant sur la grève
La vague, qu'un vent frais soulève,
Mourir tranquille et sans voix,
Appelle aussitôt ses compagnes,
Les roses de ses campagnes,
Les colombes de ses bois !
Elles viennent sur la mousse,
Formant un cercle de sœurs ;
Chacune est naïve et douce,
Et toutes, brillantes fleurs
Que perle une aurore humide,
Regardent d'un œil timide
La Reine Anacaona.
Soir voluptueux ! les brises
Des senteurs les plus exquises
Parfument Xaragoa !

### II

Innocence et beauté ! — Toutes à la peau brune,
Luisante comme l'or à l'éclat de la lune !
Moins fraîche est la rosée et moins pur est le miel,
Moins chaste la clarté des étoiles du ciel !

Floranna, la plus jeune et la plus ingénue,
Laisse voir sur ses traits son âme toute nue ;
Car la vierge rougit d'ivresse et de pudeur,
Car les pulsations de son candide cœur,
Disent que Floranna, d'une douce pensée,
Comme l'onde des mers, cette nuit est bercée.
Des roses, des jasmins embaument ses cheveux ;
Et de même qu'on voit sur un lac aux flots bleus
S'incliner mollement les longs rameaux du saule,
Sa chevelure ainsi flotte sur son épaule !
. . . Pourquoi cette molle langueur,
Ces craintes, et ce front penché comme une fleur
Que la brise toucha de son aile amoureuse ?
Ah ! c'est que Floranna, la fiancée heureuse,
Demain verra briller le jour de son hymen :
De là, ces battements précipités du sein,
Et ce regard voilé qui se lève et qui tombe,
Et cette rêverie où son âme succombe !
Quand elle dormira, mille songes dorés
Lui montreront la fête, et les guerriers parés,
Et ses joyeuses sœurs, abeilles des allées,
Lui composant un lit de ce que les vallées,
Les plaines ou les monts ont de parfums exquis
Pour embaumer l'azur et la brise des nuits.
Oh ! qu'un ange debout la contemple et la veille !
Qu'elle rêve en silence, et qu'elle se réveille
A la voix des oiseaux chantant l'aube du jour,
Heureuse ainsi, vivant de rosée et d'amour !

## *MARIANI*

### FRAGMENT

Les barques sont près du rivage ;
L'air est serein, et le nuage
Suspend ses franges dans l'azur.
Aux rayons mourants des étoiles,
Notre flotille étend ses voiles,
Et sur le golfe vaste et pur
S'élance et glisse, plus rapide
Que le cygne, lorsque le vent
Gonfle à plaisir son aile humide
Et qu'il s'abandonne au courant.

Chaque mât, couronné de roses,
Qui la nuit même sont écloses,
Elève son front radieux ;
Et la brise qui le caresse
Court à son tour avec ivresse
Parfumer le flot amoureux ;
Et la rame en cadence tombe ;
Et son bruit en frappant la mer
Est le bruit que fait la colombe
Voguant dans les vagues de l'air.

Mariani ! dit le pilote ;
Et dans notre petite flotte
Ce n'est pas un nom, c'est un cri !
Pour le mieux voir chacun se lève.
On le voit, on croit que l'on rêve,
Et c'est pourtant Mariani !

Aussitôt chaque barque est mise
A l'abri des flots et du vent :
On foule la terre promise,
On la parcourt en bondissant.

. . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . .

Et c'est au pied de la colline,
Au bord de ces flots enchanteurs
Que le *barbaco* s'achemine,
Passant sous des touffes de fleurs.

Et la troupe aimable et bruyante
A formé ses cercles joyeux,
Et l'on s'assemble, on danse, on chante,
Et l'on s'égaie en mille jeux !

Et c'est un immense délire !
Et ce sont des voix et des ris !
Et c'est la flûte, et c'est la lyre,
Berçant les oiseaux dans leurs nids !...

Quand le *barbaco* tourbillonne
Et vous enlève et vous suspend ;
Quand il vous fait une couronne
De plaisir et d'enivrement,

Jeunesse, ah ! c'est bien d'être folle !
Le temps est la biche qui court !
Un jour comme un oiseau s'envole,
C'est bien de t'amuser un jour !

## *PÉTION*

### I

Quand le ciel se dorait d'un beau soleil couchant ;
Quand il voyait le soir aux brises d'Orient
Jeter les premiers plis de son écharpe noire,
Et qu'au pied du palmier quelques soldats assis,
Quelques vieux compagnons d'infortune et de gloire,
Contaient leurs peines, leurs soucis,

Il s'approchait alors, toujours pensif et sombre,
Recueillait leurs aveux, se mêlait à leur nombre,
Et parlait à chacun comme à son propre enfant.
Puis, il s'en retournait triste et mélancolique ;
Puis, quand la nuit venait, il la passait, rêvant
Aux destins de la République.

Et son cœur palpitait, et son front incliné
Dans ses deux mains tombait, de rides couronné.
Oh ! que d'illusions dans son âme bercée !
Le présent trop étroit ne peut les contenir,
Et sa pensée alors, sa sublime pensée,
Vole au-devant de l'avenir !

### II

Ainsi, lorsqu'au doux bruit des voiles,
Aspirant le parfum des mers,
Le nautonnier voit les étoiles
Briller et flotter dans les airs,

Il rêve une lointaine plage
Que ses yeux ne verront jamais !
Car bientôt la voix de l'orage
Réveille ses sens inquiets ;
Bientôt le souffle de la brise
Cède aux fureurs de l'ouragan,
Bientôt c'est la nef qui se brise
Sur les écueils de l'Océan.

## III

C'est le mal qui triomphe et le bien qui s'exile !
C'est l'immense volcan de la guerre civile
Eclairant notre nuit de son funèbre éclair !
Avides de son sang qu'ils ne peuvent répandre,
Ce sont des insensés qui voudraient que sa cendre
Fût jetée aux brises de l'air !

Hélas ! en vain sa fille, ange du ciel venue,
Montrait à ses regards son enfance ingénue !
Comme un astre pâli se plonge à l'horizon,
Il abîma son cœur en des flots d'amertume,
Et lorsqu'après sa mort on écarta l'écume,
On vit le désespoir au fond !

# IGNACE NAU

Né en 1812 ou 1813. mort en 1845. Fit ses études au Lycée de Port-au-Prince. Fut l'un des initiateurs de ce mouvement littéraire qui marqua d'un éclat incomparable la seconde époque du gouvernement de Boyer, après la reconnaissance de notre souveraineté nationale par la France. A l'aide de ses meilleurs amis du Lycée, de leurs aînés, de ses propres frères, il fonda à Port-au-Prince un cénacle qui ( en 1836 ) eut son organe « le Républicain », où écrivaient avec lui quelques-uns des jeunes gens les mieux doués du temps : Dumai et Beauvais Lespinasse, Emile et Eug. Nau, S^t Rémy, André Germain, Ogé Longuefosse, E. L. Devimeux. Le journal, à partir de 1837, changea son nom de « Républicain » contre celui d' « Union » : il n'alla pas au-dela de trois ans. C'est dans « l'Union » que parurent les contes et nouvelles d'Ignace Nau, où, joignant le précepte à l'exemple, il démontra comment, en s'avivant aux sources d'inspiration locales, notre littérature, par la fusion du génie européen avec le génie africain, peut atteindre à une incontestable originalité. C'est aussi dans « l'Union » que furent publiés par fragments avant de paraître en volumes les épisodes les plus célèbres de l'Histoire d'Haïti de Thomas Madiou. Une partie des poésies d'Ignace Nau, après avoir illustré les colonnes des deux journaux dont il fut le rédacteur en chef, a été reproduite à Paris par la « Revue des colonies ». Mais quoique le poëte eût préparé lui-même, en vue de la publicité, la matière de deux volumes de vers, dessein que la mort l'empêcha de réaliser, ses manuscrits attendent encore le bon génie qui les fera sortir « des limbes de l'inédit. »

Les mêmes critiques élogieuses dont a été favorisée l'œuvre poétique de Coriolan Ardouin se sont en même temps adressées à celle de son ami d'enfance, Ignace Nau, confident de sa pensée et de ses ambitions juvéniles, victime comme lui d'une mort prématurée. Les noms de l'un et de l'autre sont indissolublement liés et éclairent d'une gloire très-pure notre premier âge littéraire.

## *MARIE A SON ENFANT*

FRAGMENT

... Te voilà haletant : assieds-toi sur la mousse.
Le soleil lutte encor, mais sa clarté s'émousse ;
La surface du lac à l'approche du soir
Brunit, comme l'azur dont elle est le miroir.
Déjà toutes les fleurs referment leurs pétales ;
Les ciels de l'orient sont à présent bien pâles...
Pâles comme tes yeux, dont le regard distrait

Cherche en vain quelqu'objet qui bouge en la forêt.
Oh ! regarde là-bas, là-bas sur la montagne !
Vois-tu ce feu qui marche et vient vers la campagne !
C'est un fantôme errant, le feu follet des soirs...
Il passe !... cache, enfant, cache tes grands yeux noirs ! ...

## *AU ROSSIGNOL*

Et d'où vient aujourd'hui que ta voix est si douce ?
D'où vient que ta chanson, importune autrefois,
Me passe sur le cœur comme une eau sur la mousse,
Comme un parfum dans l'air, comme un vent dans les bois ?

. . . . . . . . . . . . . . .

Je suis maintenant pareil au lac, terni
Par l'ouragan d'hiver ; dans mon flot rembruni
A peine ai-je gardé quelque arbre sans feuillage,
Quelque buisson sans fleur, à peine ai-je un sillage
Où viendra folâtrer l'étoile de la nuit,
Et mon flot, lourd de sable, est sans houle ni bruit.
Pourtant, j'ai souvenir de mes fleurs de la veille !
Mon écume argentait l'aubépine vermeille,
Ma vague mollement portait sur ses replis
L'odorant manglier, l'urne blanche du lys,
Le jonc empanaché de soyeuses aigrettes,
Et des troupes d'oiseaux aux douces chansonnettes,
Et des cieux souriants d'azur et de fraîcheur . . .
Quel rêve, n'est-ce pas ? . . . le rêve du bonheur !
Il se fane au toucher comme la sensitive ;
C'est comme la vapeur légère et fugitive
Qui se condense, au soir, sur la cime du mont
Et que l'air du matin chasse de l'horizon. . . .

## *LES VENTS SUR LA MONTAGNE*

### FRAGMENT

Vents qui venez des champs et dont les pas légers
Font à peine, là-bas, ployer les orangers . . . .
Hélas ! si vous cachez dans les plis de vos ailes
Quelques soupirs d'amour, ou quelques étincelles . . ..

De ce regard profond qui fait tant d'envieux,
Quelques chants de son cœur, ô vents délicieux,
Versez, versez-les moi, comme ces tièdes pluies
Que vous portez souvent aux campagnes fleuries.
J'ai vu les tourbillons qu'ont soulevés vos pas
Pivoter sur les flancs des collines, là-bas ;
Je les ai vu courir, danser comme des fées
. . . . . . . et souffler leurs bouffées
Sur l'humble toit de chaume... hélas ! sur l'humble toit
Où peut-être à présent l'on se souvient de moi ;
Où peut-être, à l'écart, la pauvre jeune fille
Regarde tristement la montagne qui brille,
Et dit, en essuyant une larme : — c'est là !

Oh ! l'hiver est moins triste en son pâle climat,
La tombe a moins de deuil, la nuit moins de silence
Que l'amour dans nos cœurs sous le ciel de l'absence !

# ALCIUS PONTHIEUX

Né à la Grande-Rivière du Nord en **1818**, mort en **1858**. Député de l'opposition sous Boyer, fut des réélus de **1842**. Vrai type de Roger Bontemps : le Raoul Ponchon des lettres haïtiennes. Les vers suivants, qu'a retenus de lui le bon poëte Oswald Durand, attestent qu'il savait être ingénu à ses heures.

* * *

Ne faites pas un crime à la première femme
D'avoir mangé le fruit de l'arbre défendu.
Plus d'une bouche avide, au paradis de l'âme,
A la pomme du mal, en riant, a mordu ;
Plus d'un doigt curieux vers la branche se lève ;
Plus d'une jeune fille écoute le serpent.
Et celles-là, mon Dieu ! sont plus coupables qu'Eve
D'avoir cueilli le fruit qui sur leur tête pend ;
Car lorsqu'elle écouta le serpent infidèle,
La blonde Eve était seule au Paradis humain :
— La pauvre n'avait pas de mère à côté d'elle,
Pour éloigner la branche ou retenir sa main.

## ALIBÉE FÉRY

Né à Jérémie le 28 mai 1819, mort à Port-au-Prince en 1896. Fils de M. Honoré Féry, qui fut l'un des auteurs de la Révolution de 1843 contre Boyer, et l'un des Ministres les plus compétents et les plus éloquents de notre pays. M. Alibée Féry ou le Général Alibée Féry, comme il aimait à s'intituler, a laissé le renom d'un esprit caustique et d'un caractère indépendant. Il conçut l'idée heureuse de recueillir quelques-uns de nos contes populaires de *Bouqui* et de *Ti Malice*, mais au lieu de publier le texte créole qui en eût gardé toute la saveur, il n'en a donné qu'une traduction française. Les principales œuvres d'Alibée Féry, consistant en épigrammes, poésies fugitives, contes, notices biographiques, pièces de théâtre, ont été imprimées en 1876, sous le titre d'*Essais litteraires* et de *Melanges litteraires*, à la Librairie E. Robin ( Port-au-Prince )

### *ÉPIGRAMMES*

Colas, ce franc original,
Un certain jour de carnaval,
Croyant inventer chose neuve,
Se travestit tout en baudet ;
Puis, gambadant, il s'écriait :
« Comment trouve-t-on mon épreuve ?
« Hem ! fais-je aux sens illusion ?
« Suis-je ressemblant à mon rôle ?
— « Ami », repartit un bouffon,
Qui le reconnut à ce ton,
« Il n'est de trop que la parole. »

*
* *

Pierre, ignorant bibliomane,
Discourant comme eût fait un âne,
Disait en cercle : « En vérité !
J'aime fort la société
Des hommes de capacité,
Qu'ils soient Anglais, Français ou nôtres !
C'est là tout mon bonheur,
D'honneur ! »
— Pierre, c'est là votre bonheur,
Mais ce n'est pas celui des autres !

*
* *

A regarder ce qui se fait chez nous
Dans maint comice où la Loi se déplie
Pour essuyer les outrages de tous,
Plus d'un se dit : « Quel sort pour la Patrie !
« Les électeurs sont atteints de folie
« Et les élus semblent encor plus fous ! »

## CHARLES SÉGUY VILLEVALEIX.

Né à Port-au-Prince en 1835, d'une famille où la haute culture de l'intelligence était traditionnelle. Son père, Eugène Séguy Villevaleix, docteur ès-lettres, un des hommes les plus instruits qu'ait connus notre pays, dirigea avec distinction le Lycée de Port-au-Prince. Son cousin, Louis Séguy Villevaleix, fit pendant un temps de l'Ecole Polymatique notre plus brillante institution d'enseignement classique. C'est là que M. Charles Villevaleix, après des études très-sérieuses achevées en France, professa plusieurs années. Le gouvernement du Président Nissage Saget le nomma secrétaire de la Légation de Londres. Il exerça ensuite les fonctions de Ministre d'Haïti à Paris et à Londres, fonctions dont il démissionna à l'occasion des événements de septembre 1883. Depuis lors, il vit à Paris dans une retraite studieuse, ouverte à quelques amis. En 1866, M. Charles Villevaleix avait publié ( Imprimerie Jouaus ) un volume de poésies « les Primevères ». Philarète Charles, dans son cours du Collège de France, fit, le 16 mai 1870, un grand éloge des *Primevères*. La leçon, comme les deux précédentes, était consacrée aux « aptitudes de la race noire et de la race créole. » Une des pièces du recueil, « le Bain », lue par le savant professeur, provoqua des applaudissements unanimes. En 1865, le Théâtre Frédéric avait, à Port-au-Prince, représenté avec succès une comédie de M. Villevaleix, « la Chasse aux émotions », qui parut ensuite dans le *Bien Public*, où l'auteur donnait habituellement des chroniques et des articles de critique. D'autres pièces dramatiques et d'autres séries de vers sont restées inédites.

### *LES ANGES AU SÉPULCRE.*

Quand Jésus, expirant au milieu des ténèbres,
Eut, par trois fois, au ciel jeté ces cris funèbres
Dont tressaillit le Golgotha ;
Quand les femmes longtemps de pleurs et d'aromate
Eurent baigné ses pieds, vint Joseph l'Arimathe,
Qui prit le corps et l'emporta.

Alors, dans un sépulcre, — ô spectacle qui navre ! —
Tout sanglant et meurtri l'on coucha le cadavre
Enveloppé d'un blanc linceul.
Chacun vint à son tour lui baiser la paupière ;
Et puis l'on entendit retomber une pierre ;
Puis il fallut le laisser seul.

Mais le sabbat passé, quand la troisième aurore
Eut paru, désirant de le revoir encore,
Marthe, Marie et Salomé,
D'un flambeau filial guidant leurs pas dans l'ombre,
Toutes trois s'avançaient vers le sépulcre sombre
Où dormait Jésus embaumé.

Or, voici que soudain, détaché de la tombe
Qu'il scellait, le bloc glisse et devant elles tombe
Avec un long gémissement :
Aux froids degrés assis et le front ceint d'étoiles
Deux anges ont brillé, si muets sous leurs voiles
Qu'ils semblent en ravissement.

Les trois femmes tremblaient d'avancer sous le porche,
En voyant dans leurs mains la lueur de la torche
Pâlir devant tant de clarté.
L'un des anges alors, se voilant de ses ailes :
« Ne craignez rien, dit-il, vous, ses filles fidèles :
« Sachez qu'il est ressuscité. »

Et son doigt leur montrait l'Orient plein de flammes.
L'autre ange, tout en pleurs, se taisait. Les trois femmes
Songèrent à s'en revenir :
Car leur cœur n'avait plus qu'une douce souffrance.
De ces deux visions l'une était l'Espérance,
Mais l'autre avait nom Souvenir.

## *FLEURS ET PLEURS.*

*( manibus date lilia plenis. )*
VIRGILE.

Père, voici quatre ans que tu dors dans la couche
Que la commune aïeule offre à tous ses enfants,
Et depuis quatre ans, père, en vain j'ouvre ma bouche ;
Car mon âme toujours, en sa douleur farouche,
Pour te pleurer me refusait des chants.

Comme jadis, avril de sa molle verdure
Encadre les étangs qui dorment sous les bois,
L'azur du ciel sourit, et toute la nature
Aux rayons, aux parfums mêle le doux murmure
Des souvenirs si charmants d'autrefois.

Je me vois, jeune enfant, dans ma gaîté profonde,
Courir la joue en feu sous les marronniers verts,
Tandis que tout pensif tu regardais dans l'onde,
Au liquide cristal qui réfléchit leur ronde,
S'entre-croiser les ailes des piverts.

A l'âge où dans les yeux la passion s'allume,
J'allais, t'en souvient-il ? cueillant les fleurs des prés,
Vers le bonheur ravi, comme dans l'air la plume ;
Mon cœur naïf encore ignorait que la brume
Ote au soleil ses reflets empourprés.

Maintenant sur mon front se prolongent les ombres;
Mes jours, maigre filet, rampent sur les cailloux,
Et l'astre du passé n'a que des lueurs sombres,
Qui tombent tristement sur le temple en décombres
Où je pliais jadis les deux genoux.

O confiance, amour, anges du sanctuaire,
Vous êtes remontés près du trône de Dieu !
Jeunes illusions, dans l'affreux ossuaire
Dormez, les bras croisés, sous les plis du suaire:
La cendre est tout ce que laisse le feu !

Vous, mes strophes, de pleurs encor toutes mouillées,
Aux rivages français déployez votre vol !
C'est là que vous verrez, sous les jeunes feuillées,
Une pierre ... A genoux et les ailes ployées,
Versez des pleurs et des lis sur le sol !

## *LE BAIN*

(*Candidior cygnis*)
VIRGILE.

FRAGMENT

C'était l'heure où midi de l'agâme qui rôde
Fait reluire au soleil l'écaille d'émeraude ;
Où le ramier plaintif, fuyant les feux du jour,
Cherche un réduit secret aux bords riants de l'onde
Et dans les bois touffus, où la fraîcheur abonde,
Fait entendre son chant d'amour.

Dora prit le sentier que la liane encombre,
Et, rêveuse, elle vient des manguiers chercher l'ombre.
Le gazon à la vierge offrait son lit de fleurs;
Sur les cailloux d'argent, avec une voix douce,
La source bouillonnait sous le dôme de mousse,
Sous le dôme où coulent ses pleurs.

La créole enfin peut, sans crainte qu'on la voie,
Laisser pendre au buisson ses longs habits de soie
Aux reflets chatoyants... moins que ceux du bassin,
Où les rayons brisés s'égrènent en étoiles !
La voilà, sous le ciel, qui frissonne sans voiles,
Les doigts ramenés vers son sein.

Craintive, elle a déjà, dans l'onde qui se moire,
Presqu'à demi trempé ses petits pieds d'ivoire.
Mais soudain, reflétée au pur cristal de l'eau,
Elle voit s'allonger sa hanche qui se cambre,
Et, rouge, d'un seul bond, la fille aux cheveux d'ambre
Efface le riant tableau.

Longtemps, sous le rideau qu'a tissé la liane,
La vierge folâtra, comme autrefois Diane,
Sans songer qu'Actéon pouvait l'apercevoir...
Elle sortit du bain, et chaque gouttelette
Qui constelle, en glissant, sa gorge violette,
Paraît un diamant du soir.

. . . . . . . . . . . . . . . .

## VIRGINIE SAMPEUR

Née à Port-au-Prince le 28 mars 1839. Ses premiers essais poétiques remontent à 1856. Quelques-uns ont été publiés dans nos revues littéraires. La plus connue de ces petites pièces intimes, l'Abandonnée, est de 1876, l'année où Mme Sampeur voyagea à Paris.

Madame Virginie Sampeur est actuellement Directrice du « Pensionnat National de demoiselles », où s'est distinguée une autre haïtienne de mérite, Madame Bellegarde-Foureau.

### *AU TEMPS.*

Médecin de mon cœur naguère si souffrant,
Qu'as-tu fait de mon mal que je regrette tant ?
Rends-le moi, je t'en prie ;
Rends-moi mon autre vie ;

Rends-moi des jours passés le langoureux soupir,
Et l'espoir décevant dont j'ai failli mourir,
Et mes douces chimères,
Et mes larmes amères !

Mon pauvre cœur va-t-il saigner encor, ô Temps ?
Connaîtra-t-il encor la foi de ses vingt ans ?...
J'aurais trop peur d'y croire :
Cours à d'autres victoires !

## *L'ABANDONNÉE.*

Ah ! si vous étiez mort ! de mon âme meurtrie
Je ferais une tombe, où, retraite chérie,
Mes larmes couleraient lentement, sans remords.
Que votre image en moi resterait radieuse ;
Que sous le deuil mon âme aurait été joyeuse !
Ah ! si vous étiez mort !

Je ferais de mon cœur l'urne mélancolique
Abritant du passé la suave relique,
Comme ces coffrets d'or qui gardent les parfums ;
Je ferais de mon âme une ardente chapelle,
Où toujours brillerait la dernière étincelle
De mes espoirs défunts.

Ah ! si vous étiez mort, votre éternel silence,
Moins âpre qu'en ce jour, aurait son éloquence ;
Car ce ne serait plus le cruel abandon.
Je dirais : « Il est mort, mais il sait bien m'entendre,
« Et peut-être, en mourant, n'a-t-il pu se défendre
« De murmurer : Pardon ! »

Mais vous n'êtes pas mort ! ô douleur sans mesure !
Regret qui fait jaillir le sang de ma blessure !
Je ne puis m'empêcher, moi, de me souvenir,
Même quand vous restez devant mes larmes vraies,
Sec et froid, sans donner à mes profondes plaies
L'aumône d'un soupir !...

Ingrat ! vous vivez donc, quand tout me dit : vengeance !
Mais je n'écoute pas ! A défaut d'espérance,
Le passé par instants revient, me berce encor...
Illusion, folie, ou vain rêve de femme ! . . .
Je vous aimerais tant, si vous n'étiez qu'une âme !
Ah ! que n'êtes-vous mort !

## C. A. OSWALD DURAND.

Né au Cap-Haïtien, le 17 septembre 1840 ; fit ses études primaires en cette ville ; quitta les classes en 1854. Six ans après, il était nommé professeur au Lycée du Cap. Delorme, fondateur et directeur du journal « l'Avenir », l'attacha à sa Rédaction.

« L'Avenir » eut ainsi dès 1860, la primeur des vers de notre lyrique, qui en 1876 fonda à Port-au-Prince un journal humoristique « les Bigailles », réédité en 1900. Entre temps, (1879) le poëte avait également collaboré au journal « l'Echo du Nord. » M. Oswald Durand, dans les dernières années du gouvernement du Président Salomon, a fait partie de la Chambre des députés qu'il a présidée pendant une session. Il remplit en ce moment l'office de Rédacteur des actes du Gouvernement. Il a publié en France (Corbeil. — Imprimerie Crété. — 1896) deux volumes de vers : *Rires et Pleurs*, et au Cap en 1899 : *Quatre nouveaux poëmes*. Trois autres volumes sont annoncés pour paraître prochainement : *les Dates et nouveaux poëmes*. *Primes fleurs et Ballades*. *Les mosaïques*.

### *DANS L'IMPLACABLE AZUR*

MARINE

Dans l'implacable azur de *Quisqueya* la chaude,
Le clair soleil d'avril, lançant ses rais de feu,
Illumine le sable aux reflets d'émeraude,
Où le congre visqueux, à l'affût, guette et rôde,
Puis monte, pour sentir au-dessus du flot bleu
Le clair soleil d'avril lançant ses rais de feu
Dans l'implacable azur de *Quisqueya* la chaude.

Un frêle esquif, qu'emporte un couple de rameurs,
Sur la mer dont la brise a ridé la surface,
Au ras des flots d'argent pleins de vagues rumeurs,
Lance un refrain. La terre y mêle ses clameurs.
L'œil distingue, au sillon qui se creuse et s'efface,
Sur la mer dont la brise a ridé la surface,
Un frêle esquif qu'emporte un couple de rameurs.

Sous les palétuviers où va dormir le merle,
Une anse s'arrondit, calme, à l'abri du vent.
La vague, avec amour, doucement y déferle . . .
La goutte d'eau jaillit, s'irise et devient perle . . .
Pour ceux qu'un rythme d'or tient en éveil souvent,
Une anse s'arrondit, calme, à l'abri du vent,
Sous les palétuviers où va dormir le merle.

Le long des mangliers tachés de blancs hérons,
Dans l'onde ensoleillée et les bassins propices,
On attache l'esquif, et les lourds avirons
Reposent dans l'eau bleue où se forment des ronds.
Le poète descend, sous de si bons auspices,
Dans l'onde ensoleillée et les bassins propices,
Le long des mangliers tachés de blancs hérons.

***

Dans l'implacable azur de *Quisqueya* la chaude,
S'éteignent lentement les derniers rais de feu.
Le barde trouve, au fond des sables d'émeraude,
Le rythme harmonieux après lequel il rôde,
Tandis que fuit là-bas, delà le morne bleu,
Le clair soleil d'avril lançant ses rais de feu
Dans l'implacable azur de *Quisqueya* la chaude.

*1890*

## *MES PAPILLONS*

Adolescence aimée, aux douces remembrances,
Comme vous êtes loin ! comme vous avez fui,
Heures veuves de peine et de lentes souffrances,
Où demain apparaît aussi pur qu'aujourd'hui !
Les rimes, sous vos doigts, éclosent caressantes,
Sans soucis d'avenir et sans rêves troublants.

Papillons du printemps aux ailes innocentes,
Comme vous êtes blancs !

* * *

Vient l'âge de l'amour, et l'on se sent la force
D'embrasser d'un seul coup tout l'idéal azur ;
Et la sève de vie, ainsi que de l'écorce,
Déborde de votre âme et jaillit en sang pur.
On est aimé, l'on aime ; il semble qu'on renaisse.
— Le voyez-vous passer, le poète orgueilleux ?...

Papillons de l'été, quand fleurit la jeunesse,
Comme vous êtes bleus !

* * *

Et, plus tard, on connait la décevance amère,
Les serments oubliés, le cruel abandon.
En voyant qu'ici-bas tout est leurre et chimère,
A son bonheur passé l'on demande pardon.
Le visage dément cependant les souffrances :
L'allégresse apparaît sous les traits amaigris.

Papillons de l'automne, à ces heures de transes,
Comme vous êtes gris !...

*
* *

Les misères, les deuils, ont leur échelle sombre ;
Pour arriver au but le chemin n'est pas long.
Chaque jour, plus avant on s'enfonce dans l'ombre ;
Chaque matin, le pied descend un échelon.
Et voilà qu'on atteint la limite suprême
Où l'on voit s'envoler jusqu'aux derniers espoirs...

Papillons de l'hiver, envoyés de Dieu même,
Comme vous êtes noirs !

## *LES FORTS.*

FRAGMENT

### I

Comme ennuyé de son impeccable beauté,
De la perfection de son stype, un palmiste,
Droit, dans la solitude immense, jaune et triste,
Secouait ses cheveux vert sombre, en la clarté
Du jour. Sa flèche d'or trouait les hauteurs vides.
Emergeant de la spathe uniflore, un bouquet
Doré, sentant le musc, conviait au banquet
Les essaims vrombissants des abeilles avides.
Et le pollen nacré fuyait comme un adieu...
Les gouttes de cristal, sur son front déposées,
Descendaient lentement, — pleurs de l'aube ou rosées, —
Les cercles espacés marquant l'âge du dieu.

Et la brise chantait un hymne du Psalmiste
Dans ses longs cheveux verts de Vénus-Astarté ;
Et, comme ennuyé de sa magique beauté,
Droit, dans la solitude, on voyait le palmiste.

## II

L'aquilon peut souffler, brisant en peu d'instants
Les grands chênes noueux, aux multiples ramures,
C'est mettre un *sforzando* sur les tendres murmures
Du palmiste vaillant qui se rit des autans.
Si la foudre, crevant les nuages pleins d'ombre,
A l'appel de sa flèche, accourt et le combat,
Alors le beau palmier, l'arbre que rien n'abat,
— Sans son aiguille d'or et son panache sombre, —
Comme ennuyé de son impeccable beauté,
Sera toujours debout dans sa sérénité !

## III

La nature est avare en hommes héroïques,
Et le siècle n'est plus des antiques géants . . .
Où sont les vieux martyrs, les lapidés stoïques,
Les colosses debout au bord des Océans ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il fut grand, lui, le noir ! Quand, surpris par le traître,
Dans l'humide cachot il fut enseveli,
Sur ses traits amaigris, on ne vit rien paraître ;
Ses yeux restèrent secs, son front n'eut pas un pli.

. . . . . . . . . . . . . . .

Comme ce haut palmier qui devint le symbole
De notre liberté ; — fier quoique foudroyé, —
Répondant comme Christ par quelque parabole,
N'ayant jamais cédé, n'ayant jamais ployé,

— Toussaint, qui semblait né d'une femme de Sparte,
Malgré la faim, le froid et la captivité,
— Sphinx que n'a jamais pu déchiffrer Bonaparte, —

Resta toujours debout dans sa sérénité !

## *SATIRE*

Entre les êtres vils qui rampent sur la terre,
Le louche escroc, rôdeur qui s'en va, solitaire,
Epiant et guettant dans l'ombre ; le forban,
L'assassin, le forçat en rupture de ban,
Le plat galérien, le renégat, le traître,
Qui mentent au devoir, à la patrie, au maître ;
Depuis l'obscur filou jusques à l'apostat ;
Tous ceux qui sont abjects par goût et par état ;
Entre eux, au dessus d'eux, et plus vil qu'eux, — au monde

Il en est un, qu'on voit, riant d'un rire immonde,
Profaner l'amitié, se jouer de l'honneur,
Briser en un instant le plus discret bonheur,
Comme l'on brise un verre à la fin d'une orgie ;
Eteindre le repos, ainsi qu'une bougie ;
Et, d'un mot, coupant l'aile à l'aigle-liberté,
Remplacer par le deuil toute félicité !

Cet être est mou, flexible, et, comme la couleuvre,
Il rampe vers son but, faisant, la nuit, son œuvre.
Rien ne peut l'arrêter, ni les cris de l'enfant,
Ni les pleurs de la femme ; à son front triomphant,
Pas de pli, pas de ride ; il a l'âme tranquille ;
Et, fier du mal qu'il fait, se croit un homme utile.
Le monde le méprise et, cependant, il craint
Cette pieuvre à deux bras, tuant ceux qu'elle étreint.

Maintenant que je l'ai fait sortir de son bouge,
Que je l'ai revêtu de la casaque rouge,
Si le vers qui le peint est rude et non menteur,
Lisez tout haut son nom : espion-délateur !

*
* *

Et, planant au-dessus de ce sale sosie,
Ayant le cœur plus vil, l'âme plus endurcie,
Plus coupable cent fois, comme le recéleur
Est encor plus abject que le hideux voleur,
Il en est un qui paie et protège ce crime ;
Qui, se trouvant en haut, tend la main à l'abîme ;
Qui, sur ces fronts de boue et de fange salis,
Veut mettre l'auréole, et profanant les lis,
Accoupler leur blancheur à la noirceur du vice ;
Qui vêt le dégradé du lin pur du novice ;
Qui fait que l'être infâme, en qui le droit s'est tu,
Marche au soleil, couvert d'un semblant de vertu ;
Qui le fait coudoyer, protégé par son masque,
— Comme les preux anciens par l'armure et le casque, —
Les confiants, les bons, les honnêtes, les francs ;
Qui donne à ce valet l'or et le ton des grands ;
Qui, parce qu'il est, lui, partie, arbitre et juge,
Veut que ce misérable en lui trouve un refuge ;

Qui, dans sa vanité, fait semblant d'oublier
Tacite au pilori, tout prêt à le lier ;
Et s'endormant ainsi dans une paix douteuse,
Sans entendre venir la vengeance boiteuse,
Lègue une belle tâche à la postérité :
— Celle de le flétrir pour une éternité !

Maintenant que je l'ai fait sortir de son Louvre,
Que je l'ai dépouillé du manteau qui le couvre,
Si son nom en votre âme éveille un peu l'effroi,
Lisez bas : — Empereur, ou Président, ou Roi !

## ABEL ELIE

Né à Port-au-Prince en janvier 1841. C'était le fils aîné d'Auguste Elie, homme politique remarquable, qui fut Ministre des Finances du Gouvernement Geffrard.

Abel Elie suivit son père en France ( 1848 ) et rentra avec lui au pays en 1861. Il fit partie de la société lettrée de son temps, et, de concert avec M. Charles Villevaleix, tint l'office de chroniqueur pour le compte-rendu des soirées du Théâtre Frédéric. Dans les dernières années de sa vie, il travailla à des coupes de bois dans l'île de *la Tortue.*

Il est mort à Port-de-Paix en 1876. Quelques-unes des poésies d'Abel Elie ont paru dans le *Bien Public.* M. Frédéric Marcelin en parle avec éloge dans le tableau qu'il trace de la vie littéraire sous Geffrard, à propos de Ducas-Hyppolite. Le poète en avait lui-même préparé un recueil, destiné à la publicité, sous le titre de *Premiers accords.*

### *ZIMBLIS*

*NAIADE HAITIENNE*

*Celui qui la contemple ne doit plus espérer de voir le lever de l'aurore et d'entendre le cri de l'alouette.*
ALLAN CUMINGHAM.

Sous les nonchalantes arcades
    Des manguiers verts,
On entend, là-haut, des cascades
    De chants divers ;
Mais tout-à-coup on voit les ondes
    Plus bas quitter
Leurs bonds, leurs fantasques rondes
    Et s'arrêter.

C'est le bassin plein de mystère,

. . . . . . . . . . . . .

Où vient quand se couvre la terre
De clair obscur,
Brillante de nacre et pensive,
Les traits pâlis,
Parmi les perles de la rive
S'asseoir *Zimblis*.

*Zimblis*, c'est la péri légère
Qui, dans la nuit,
Doit sur la rive mensongère,
Lente et sans bruit,
Voir si quelque mortel profane,
Sous les manguiers,
Viendra ternir l'eau diaphane
Avec ses pieds. . . .

Car cette naïade farouche
Ne permet pas,
Ne permet pas que toute bouche
Baise ses bras.
Elle obéit à son caprice,
Et, bien souvent,
Elle s'immole en sacrifice
L'homme rêvant.

Dans le bassin d'azur que moire
L'étoile d'or,
Tandis qu'il se penche pour boire,
Cachée encor,
Elle le regarde, l'épie ;
Et tout-à-coup,
Elle prend par le bras l'impie,
Et par le cou ;

Et dans le tourbillon qu'irise
Le feu follet,
L'attire, le tord et le brise ;
Puis, tel qu'il est,
Aux regards des hiboux l'étale,
Tandis qu'aux cieux
Luit de l'aurore boréale
L'œil radieux ! . . . .

## A. F. BATTIER

Né à Port-au-Prince, le 8 juillet 1841. Débuta dans l'enseignement et s'éleva au poste de Chef de Division du département de l'Instruction publique. Passionné pour le beau, il eut en poésie toutes les grandes ambitions et dans la mesure de ses facultés, servit la cause de l'art avec une ferveur d'apôtre. Un drame en vers, Anacaona, qu'il fit représenter à Port-au-Prince en 1882 et dont le manuscrit s'est perdu, contribua tout particulièrement à entretenir l'enthousiasme et l'émulation parmi la jeunesse. On lui doit, en outre, un volume de poésies, — poésies légères, odes, élégies, poëme épique, fables, — intitulé « Sous les bambous » ( Imprimerie Kugelmann, Paris ) et quelques articles de journaux. L'épidémie de petite vérole qui, de 1881 à *1883*, décima le pays, emporta Battier, dans le plein épanouissement de sa renommée locale.

### *LA LÉGENDE DE LA TIGE D'AMITIÉ*

**A. M. T. Guilbaud.**

Colinette et Colin, dès leur tendre jeunesse,
De s'aimer à jamais avaient fait le serment.
Enfants des bois tous deux, gais, pleins de gentillesse,
Ils trouvaient le bonheur en chantant, en s'aimant.

L'amour, sous les bambous, leur versait l'allégresse. —
Mais, hélas ! le bonheur ne dure qu'un moment ! . . .
Colin vint à mourir. O douleur ! ô tristesse !
Colinette ne sut que pleurer son amant.

Fidèle à son amour, elle allait à toute heure
Visiter l'endormi dans la sombre demeure,
Et demander à Dieu pour lui grâce et pitié.

Sur la fosse adorée, en signe de détresse,
Un jour, de ses cheveux elle mit une tresse,
Et de ce don naquit la tige d'amitié.

## A. POMMAYRAC

Né à Sto Domingo le 22 novembre 1844, à un moment où la région septentrionale de notre île faisait encore partie de la République d'Haïti. Quand les Dominicains se rendirent indépendants en 1844, la famille Pommayrac se transporta à Jacmel, où fut élevé celui qui devait être le chantre le plus vibrant des luttes et des gloires jacméliennes. L'instituteur Berbeyer, le premier maître d'Hannibal Price, se chargea aussi d'enseigner la grammaire et l'arithmétique au jeune Pommayrac.

Diverses poésies de M. Pommayrac ont été publiées dans des journaux ou Revues, — notamment dans « la Fraternité, » dans « la Ronde », -- quelques-unes d'entre elles, en plaquette : « l'ode à la mémoire d'Edmond Paul », « l'ode à Victor Hugo », etc. Il a également paru de lui une brochure en prose « Conseil à mon pays » — Dans le copieux recueil de ses œuvres inédites figure un drame en vers « Abigaïl la Sunnamite ».

### *ODE A LA MER*

O Mer toujours majestueuse,
Dont la vague tumultueuse
Me pousse, hélas ! vers d'autres cieux !
Miroir où le ciel bleu se mire,
Pourquoi faut-il que je t'admire
Avec des larmes dans les yeux ?

J'éprouve une peine profonde,
Lorsqu'à mes pieds je vois ton onde
Venir mourir en écumant.
Tu me parles toujours d'absence,
Et toujours ta rumeur immense
Est complice de mon tourment . . .

Je maudis ta vague inhumaine,
Qui loin des miens toujours m'emmène,
Malgré ma prière et mes cris.
O Mer, qui ne peux me comprendre,
Est-ce qu'un jour tu pourras rendre
Tout le bonheur que tu m'as pris ?

Pour composer ta perle blonde,
Te faut-il mêler à ton onde
L'onde brûlante de mes pleurs ?
Et, quand sur moi gronde l'orage,
Est-ce que ton sublime ouvrage
Tire profit de mes douleurs ?

Un jour, viendras-tu, sur ta rive,
Répéter, d'une voix plaintive,
Ce qu'en pleurant je t'ai conté,
Quand, l'âme meurtrie et brisée,
Je laissais ma sombre pensée
Se perdre en ton immensité ?

Pourtant, malgré l'âpre infortune,
Jamais une plainte importune,
Un reproche silencieux,
N'ont monté, dans ces jours d'épreuve,
De mon cœur que le fiel abreuve
Vers notre Père dans les cieux !

Et quand je te vois écumante,
Mouillant mon front dans la tourmente,
Et m'emportant loin du bonheur,
Je pense à ceux qui pour moi prient,
A ceux qui toujours me sourient
Cachés en un coin de mon cœur ! . . .

## *A LA MÉMOIRE DE VICTOR HUGO.*

FRAGMENT

« *Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles,*
*Quand ton nom gigantesque, entouré d'auréoles,*
*Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur !* . . .

V. H.

Quand Paris saluait le jour qui t'a vu naître ;
Que tout un peuple ému faisait pour toi des vœux,
Et, comme un flot vivant, passait sous ta fenêtre,
J'avais au cœur l'espoir que nous pourrions peut-être
Contempler, bien longtemps encor, tes blancs cheveux...

Mais, au-dessus de nous, et sur ton front d'ivoire,
Où le génie avait empreint sa majesté,
Déjà l'oiseau des morts ouvrait son aile noire ;
Et bientôt, comme un dieu, sous l'arche de la gloire
Tu passas pour aller à l'immortalité ! . . .

J'assistai, dans un rêve, à la fête splendide
Dont le ciel accueillit l'approche de tes pas ;
Et je vis vers le seuil apparaître Euripide,
Sophocle souriant, Homère allant sans guide,
Pindare, Eschyle, Orphée, ouvrant vers toi les bras!...

Je vis Dante, Shakspeare, Arioste et Virgile,
S'avancer à la fois, des palmes à la main,
Chantant, pour t'honorer, le nouvel évangile
Qui fait trembler les rois sur leur trône fragile,
Et que ton vers sublime enseigne au genre humain !...

Je vis, mêlant aussi leurs voix à cet hommage,
Tes grands aïeux de France, immortels comme toi :
Racine aux chants si doux, Corneille au fier langage,
Molière, dont le rire éclaire encor notre âge,
Emus comme ils l'étaient en saluant leur Roi !

Je vis, enveloppé dans son manteau de gloire,
Au-devant de tes pas, marcher Napoléon,
Radieux comme aux jours éclatants de l'Histoire,
Où son aigle volait de victoire en victoire,
Les yeux sur le soleil dont tu fus le Memnon !

. . . . . . . . . . . . . . . .

*
* *

Et depuis, c'est toujours en cette apothéose
Qu'il me semble te voir, là-haut, dans le ciel bleu,
Ecoutant applaudir ton œuvre grandiose,
Où partout tu gravas quelque sublime chose ;
Où l'on croit qu'a passé le grand souffle de Dieu ! . . .

. . . . . . . . . . . . . . . .

*
* *

Guernesey ! Guernesey ! Sois à jamais bénie,
Terre où le vent d'orage a poussé l'exilé ;
Où les flots, en joignant leur plaintive harmonie
Aux chants que la colère inspirait au génie,
Ont souvent apaisé son grand cœur désolé ! . . .

Demain, le voyageur, errant sur tes rivages,
Songeant à ce vaincu qui mourut triomphant,
Voudra fouler aussi, dans tes sites sauvages,
Les lieux, d'où le proscrit, à travers les nuages,
Regardait la patrie où dormait son enfant !

Et toujours, les rêveurs, les amants, les poètes,
Dans la brise des mers, en côtoyant tes bords,
Croiront, quand la nuit fait les âmes inquiètes,
Entendre, se mêlant à des larmes discrètes,
Une invisible lyre aux sublimes accords ! . . .

Métal, qu'ennoblira pour jamais son image,
O bronze, que ses traits feront sacré pour nous,
Qui pourra, devant toi, ne pas bénir ce mage,
Que toujours saluera l'universel hommage,
Et dont monta vers Dieu la prière pour tous ? . . .

* * *

# I

Déjà, déjà, pour nous sonne tristement l'heure
Des suprêmes baisers et des derniers adieux,
Où plus aucun espoir ne nous berce et nous leurre,
Où des biens les plus chers on détourne les yeux !

De nos bonheurs passés, il ne subsiste encore,
Comme un encens brûlant sur des débris sacrés,
Que l'Amour, tel qu'il fut au temps de notre aurore,
Unissant saintement nos cœurs désespérés !

Tout est anéanti de ce que nous aimâmes ! . . .
Nos trésors de tendresse ont été dispersés . . .
Et nous sentons, hélas ! dans le fond de nos âmes,
Saigner bien des liens cruellement brisés !

Durant l'orage affreux qui sur nous se déchaîne,
Nous n'avons pour appui, nous n'avons pour soutien,
Pauvres arbres penchés, dont la chute est prochaine,
Que nos rameaux unis .... toi, mon bras, moi, le tien !

Eh bien ! restons ainsi sous la foudre qui gronde,
Sans proférer d'outrage au Ciel, jadis meilleur,
Qui laisse encor briller, en notre nuit profonde,
L'Amour, divin rayon, plus pur dans la douleur !

## II

Lorsque, des coupes d'or, dans l'ombre ou la lumière,
Pour d'autres que pour nous coule l'ivresse à flots,
N'en soyons pas jaloux ! . . . Regardons en arrière . . .
Sans mêler à leurs chants le bruit de nos sanglots !

Dans ce passé riant, qui flamboie et rayonne
A nos yeux, maintenant de tant de pleurs voilés,
Nous aussi, nous avons eu les biens que Dieu donne
Pour se faire bénir dans les cieux étoilés ! . . .

Hélas ! comme pour nous, s'enfuiront pour les autres
Les instants où l'on croit à l'éternel bonheur !
Ces coupes, dans leurs mains, sont sans doute les nôtres...
Où la liqueur peut-être a changé de couleur ! . . .

Pourtant, jours de jeunesse, inoubliables fêtes,
Qui ne verse une larme à votre souvenir ?
Qui de nous, quand les ans ont neigé sur nos têtes,
Vers vous, printemps enfuis, ne voudrait revenir ?...

Laisse encor sur ton sein reposer mon front pâle ;
Revivons ce passé si doux à nos amours ;
Et, plus forts que le temps, trompons la loi fatale
Qui veut que les heureux ne le soient pas toujours !

## DUCAS-HIPPOLYTE

Né à Port-au-Prince en 1842, mort le 28 novembre 1868, le même jour que le grand orateur Florian Modé. Fit partie de cette jeunesse libérale, dont l'opposition entraîna la chute du gouvernement de Geffrard et qui ne se consola pas de la dictature de Salnave; collabora au journal *l'Opinion Nationale* et fut des fondateurs du *Réveil*. M. Frédéric Marcelin a consacré à Ducas-Hippolyte un livre très-documenté, qui est une façon de monument littéraire. (*) Cette jolie biographie fait autant d'honneur à l'ami qui l'a écrite qu'à l'écrivain de vingt quatre ans qui l'a inspirée. Nous en extrayons la fable suivante.

### *QUATRE ESCALINS*

FABLE

Laïsa Perrodon, marchande *détailleuse*,
Avait un perroquet gentil,
Facile, d'une humeur joyeuse,
Et surtout d'un discret babil.
Jacot avait appris mille galantes choses :
Il savait bien chanter
Et comparer les fillettes aux roses . . .
Si de tout aussi bien il pouvait s'acquitter ! . . .

(*) *Ducas-Hippolyte, son époque, ses œuvres. -- Hâvre, Imprimerie du Commerce, 1878.*

Sa charmante maîtresse était . . . célibataire,
Et c'était pour remplir sa mission solitaire
Qu'elle avait acheté Jacot ;
Et lorsque les soins du ménage
L'appelaient dans la cour, Jacot perché très haut,
Et lissant son plumage,
Veillait.
Dès qu'un acheteur arrivait,
L'oiseau criait : « Maîtresse ! »
Mais Jacot, peu ferré sur les transactions,
N'allait jamais plus loin, et perroquet d'adresse,
Il couvait l'acheteur de regards furibonds . . .
— Affaire de contenance. —
...Ces beaux airs d'impertinence
Ne trompèrent pas les gamins.
. . . . . . . . .

Ils se dirent bientôt, qu'en matière épineuse,
Jacot n'était qu'une cervelle creuse.
Jacot en devint furieux,
Et, si fort, qu'il jura d'être un jour sérieux.
Il ne plaisanta plus, contre son habitude :
Bref, il fit du commerce une sévère étude . . .
Il entendait souvent dire : « Quatre escalins, »
D'abord à sa maîtresse, ensuite à deux voisins,
Enfin à plus d'une pratique
Qui se désaltérait parfois à la boutique.
« C'est donc une formule ! » imagina Jacot :
« Pour vendre, désormais, je placerai mon mot ! »

Jean, le groom du consul, n'était pas honnête homme,
Il faisait de beaux coups, et se moquait de Rome.
Un jour, il demandait du vin de Malaga.
Jacot, prêtant l'oreille, entendit *malanga*.
Très sage il eût été d'appeler sa maîtresse,
Mais, hélas ! accessible à l'humaine faiblesse

Qu'on nomme vanité.
Il prit un air de Faculté,
Se rengorgea, se tut une seconde
Et dit : « quatre escalins ! »

Maître Jean, filou des plus fins,
Connu de chacun à la ronde,
Le prit au mot.
En moins d'une enjambée, il fut à l'étagère . . . .
Laïsa, qui venait, tenant un artichaut
Encore tout fumant du feu de la chaudière,
Vit mon homme, eut un doute . . . et regarda Jacot,
Qui, pour le coup, perdit latin et contenance.
Il voulut s'expliquer, et dit : « quatre escalins ! »
C'était au Malaga donner peu d'importance.
Jean prit ses airs plaisants, Jacot ses airs câlins.
Tous deux de Laïsa redoutaient la sentence.
Pour elle, de courroux montée au dernier point,
Elle faillit tuer l'oiseau d'un coup de poing.
Jacot vola par dessus l'étagère,
Et, tout en plaisantant, Jean se tira d'affaire.

Notre pauvre Jacot, encor tout interdit,
S'était allé blottir doucement sous le lit ;
Et là, de ses beaux jours se rappelant la chaîne,
Il finit par conclure à l'inconstance humaine.
Quand, à travers le clair-obscur,
Il put bien voir l'angle du mur,
Il distingua Mimi, le chat de sa maîtresse,
Dont l'air grave fut pris pour un air de tristesse.

Les malheureux se consolent entre eux.
Il l'aborda d'un air presque joyeux :

« Comme moi, vous semblez être en pleine disgrâce ;
Comme moi, vous fait-on la chasse ?
Avez-vous dit aussi : « quatre escalins ? »...

Combien de beaux causeurs qui vous vantent leur race,
Agissent par un fil, comme de vrais pantins,
Et sans savoir pourquoi, disent : quatre escalins !

## PASCHER LESPÈS

Né à Port-au-Prince en juin 1845. Fit ses humanités à l'Ecole Polymathique. Rédacteur aux journaux « le Réveil », ( 1867 ) « le Civilisateur, » ( 1870 ), collabora à plusieurs autres journaux, notamment à « l'Eclair ». à « l'Union » ( 1888 ). -- A eu des vers publiés de ci de là, dans « la jeune Haïti, » dans « la Ronde »; a trouvé de chauds accents pour glorifier la trinité des Dumas ; est l'auteur d'un opuscule en prose « Haïti devant la France ».

M. Pascher Lespès, avocat inscrit au barreau de Port-au-Prince, exerce actuellement les fonctions de Commissaire du gouvernement près du tribunal civil de cette juridiction.

### *RÉSURRECTION.*

Tous ces soleils qu'on voit labourant l'infini,
Tous ces globes de feu qui voguent dans l'espace,
S'*Il* fronçait le sourcil, se voileraient la face,
Deviendraient des hiboux sans refuge et sans nid. . .
J'ai voulu pénétrer dans ce gouffre plein d'ombre,
Descendre pas à pas ces degrés, froids d'horreur,
Silencieusement, comme fait un voleur ;
Et j'ai plongé mes yeux dans la profondeur sombre.
L'obscurité pour moi révéla son secret ;
Mille monstres hideux, mille choses sans forme,
Tout ce qui fut, débris faisant un tas énorme,
Jeta son lent effroi dans mon cœur indiscret :
Plus rien n'avait un nom dans cet immense vide ;
J'avais là, confondus, et la terre et les cieux,
Mêlant leurs deux néants en cahos ténébreux.
Je regardais toujours, profanateur avide.
Soudain *Cela* s'ouvrit, rayonnant de clarté.
Des anges, enlacés par des faisceaux d'étoiles,
Jaillirent par essaims, avec un bruit de voiles
Que la brise remplit, disant : « Eternité ! »

*1864.*

## JEAN MICHEL AURÈLE CHEVRY

Né à Port-au-Prince le 9 avril 1851 ; y est mort le 6 mai 1879 ; a ses études au Collège *La Fraternité*, dirigé par M. Amédée de Pich un français ; a été professeur de belles-lettres au Lycée Péti secrétaire-rédacteur à la Chambre des Députés ; a collaboré principaux journaux politiques de son époque, *Le Civilisat* *L'Indépendance d'Haïti*, *Le Drapeau National*. Fervent cath que, il mit surtout sa plume à la défense des intérêts de l'Egl

Œuvres inédites laissées par Aurèle Chevry : *Les Chants Intérie* petit recueil de poésies; *Essai sur la Littérature Haïtienne* ; nouvel articles de journaux, lettres.

### *LE CHRIST AU CALVAIRE.*

*O Dieu de mon enfance, sois le Dieu de ma tomb*

LAMARTINE.

FRAGMENT

Or, devant Golgotha, devant la mort d'un Dieu,
La terre, en son effroi, se voilait de ténèbres ;
Et les vents qui sifflaient au sommet de ce lieu,
Descendaient bruire au loin comme des voix funèbr

Etendu sur la croix, Jésus se recueillait,
Seul avec ses douleurs. Son âme défaillait ;
Et le divin martyr, devant tant de souffrances,
Attendait de nouveau les angoisses, les transes,

Qu'il devait éprouver pour couronner sa mort.
Il sentait sur son front, qu'à peine avec effort
Il levait vers le ciel, tout un poids de tortures :
C'était quatre mille ans d'erreurs et de souillures.

. . . . . . . . . . . . . .

L'heure était solennelle au haut de ce gibet.
Jésus, le front couvert du sang de sa couronne,
S'élevait sur sa croix, comme assis sur un trône :
Son âme y dominait, par-delà ses bourreaux,
Tout un vaste avenir, des horizons nouveaux,
Qu'éclairait une étoile, encor faible, légère,
De la bonne nouvelle illustre messagère .
— Et les dieux s'en allaient de ce monde croulant. . . .

( *Semaine sainte, avril 1873.* )

## TERTULLIEN GUILBAUD.

Né à Port-de-Paix le 22 mai 1856. Fit de brillantes études au Lycée de Port-au-Prince, où il eut parmi ses professeurs M. Edgar La Selve. — En 1885 il partit pour Paris, où pendant trois ans il suivit les cours de l'Ecole de droit et publia ses deux recueils de poésies : *Patrie* et *Feuilles au Vent* ( Librairie Léopold Cerf ). La plupart des pièces du premier recueil avaient été déjà composées au pays ; le second date, au contraire, presque tout entier du séjour en France. M. Guilbaud, au sortir du Lycée, ( 1876 ) avait fait imprimer à Port-au-Prince une petite nouvelle, *Higuenamota*, heureusement inspirée d'un épisode de l'histoire des Caciques. Il fit représenter avec succès au Cap, où il se fixa, dès son retour à Haïti, une comédie satirique, *les Mœurs électorales*. Député à l'Assemblée constituante en 1889 ; Inspecteur des écoles de la circonscription du Cap-Haïtien ( *1891-1894* ); Directeur-fondateur de l'Ecole libre de droit du Cap ( *1894-1896* ); Chef du Cabinet particulier du Président Sam ( *1896-1900* ); Sénateur ( *1900-1902* ), il exerce aujourd'hui au Cap avec indépendance et dignité sa profession d'avocat.

### *LE MONTAGNARD*

Heureux enfant de la nature,
Au tien quel destin est pareil ?
De la saison bravant l'injure,
Sous les chauds rayons du soleil
Ainsi que sous la froide ondée,
Tu vas le torse nu, joyeux,
N'ayant jamais l'âme obsédée
De ce fatal désir du mieux.

Hélas ! l'air impur de nos villes
Est bien funeste à nos poumons ;
Mais le vent de nos mœurs serviles
Ne souffle jamais sur tes monts.
L'oiseau te salue à l'aurore ;
La fleur, que jamais ne trompa
Ta main loyale, vient éclore
Jusqu'au seuil de ton ajoupa.

Tranquille sur tes cimes bleues,
D'où bondissent les aquilons,
Ton œil profond voit à cent lieues
Les collines et les vallons
Nivelés comme une savane :
Tel t'apparait de tous côtés
Le vieux monde qui se pavane —
Avec ses inégalités !

A l'heure où, brisant son calice
D'ombre, éclôt le rayon vermeil,
Tu contemples avec délice
La prime beauté du soleil.
Et les grands palmiers — ces gendarmes
De nos monts — dédaigneux des rois,
Semblent te présenter les armes,
A toi, le souverain des bois !

Puis, lorsqu'au bout de sa carrière,
L'astre se balance, indécis,
Tu reçois sa clarté dernière,
Seul sur tes grands rochers assis.
Avec les parfums de la plaine,
Monte alors dans l'immensité,
Vers Dieu, ton âme toujours pleine
De touchante sérénité !

Et tu t'inclines et tu pries, —
Car étranger à nos discours,
Rien encor ne les a flétries,
Tes croyances des premiers jours ;
Nulle voix, dans l'ombre échappée,
Ton hymne jamais ne troubla,
Sinon la fraîche mélopée
Du sourd et lointain bamboula . . .

Ah ! tu fais bien de fuir nos villes.
Quand la rude voix du canon
Te convie aux luttes civiles,
Réponds à ce triste appel : Non !
Et qu'au fond de la grotte énorme,
Comme au sombre creux du ravin,
Les limiers portant l'uniforme
Te poursuivent toujours en vain !

Mais, ô vaillante sentinelle,
Si, du haut de ces pics, tu vois
Venir quelque flotte nouvelle,
Debout alors ! Comme autrefois,
Sous le souffle de ta poitrine,
Il faut qu'on entende en tous lieux
Rugir de colline en colline
Le fier lambi de nos aïeux !

## LE MARINGOUIN

Sous les grands sabliers à l'épaisse verdure,
Seul, je me suis assis, hier, un livre à la main.
La rivière à mes pieds coulait tranquille et pure ;
Au-dessus de ma tête, en la haute ramure,
Les cigales chantaient avec un fol entrain.

Sur les bords escarpés le taureau qui se penche,
Trempait dans les flots bleus, en raidissant le cou,
Sa babine assoiffée ; et, subite avalanche,
Un long vol de hérons, dont brillait l'aile blanche,
S'abattait sur la grève, avec un doux frou-frou.

Pour lire les charmeurs, l'endroit, certe, est propice.
J'ouvre au hasard mon livre, et je lis ces vers, — beaux
Comme le rayon d'or qui sur les feuilles glisse,
Frais comme le soupir exhalé d'un calice, —
Qu'un jour, en écoutant le murmure des eaux,

Lamartine écrivit ! Il partait de la France,
Poussé vers l'Orient par son rêve vainqueur.
Il allait voir ces lieux où la Foi prit naissance,
. . . . . . . . . . . . . .
Renouveler sa foi, son génie et son cœur !

Oh ! ces vers inspirés m'enlèvent de la terre. . .
Mon sein est tout ému, mon âme a tressailli. . .
Tout s'efface : les bœufs, les hérons, la rivière. . .
Dans un essor sublime, au pays du mystère
Ravi, je plane au front sacré du Sinaï !

Et le souffle toujours m'emportant, hors d'haleine,
Dans l'infini je monte et monte encor, les yeux
Fixés sur je ne sais quelle splendeur lointaine....
— Hélas ! quelle douleur, violente et soudaine,
Fait de ma main tomber le livre, et moi des cieux ?

Oh ! nul, assurément, n'en soupçonne la cause ...
Mais à quoi bon planer, ô mon âme, si loin,
— Pauvre forçat, — t'enfuir de ton bagne morose,
Quand, pour briser ton vol, il faut si peu de chose,
Si peu : — le frêle dard d'un chétif maringouin ?

*Gradis « Quartier-Morin », 6 juin* **1882.**

## *COUCHER DE SOLEIL.— LEVER D'ÉTOILES.*

Comme un vieux roi lassé des misères du trône,
Dans les mains d'un plus jeune abdique la couronne,
Aux astres, ses enfants, le Soleil radieux,
Magnanime, cédait l'empire bleu des cieux.
Les nuages hargneux, aux flancs gonflés d'orages,
Plèbe dont la bouche aime à cracher les outrages,
N'osaient dire une insulte à ce fier Souverain,
Tant il avait d'amour en son regard serein !
Et, lentement, dessous l'arcade grandiose
De l'horizon sans borne — immense apothéose ! —

L'astre cher s'en allait, ayant le vaste orgueil
D'avoir, ainsi qu'un phare allumé sur l'écueil,
Pour l'esquif égaré sur l'infini des vagues,
Dissipé le perfide amas des brumes vagues ;

— Et le marin, pleurant, à genoux le bénit —

D'avoir versé la vie à pleins bords au doux nid
Qui gazouille, à la fleur nouvelle, dont l'haleine
Embaumante et suave emplit la verte plaine ;

— Et la fleur et le nid le bénissent encor —

D'avoir, aux pauvres gens que l'implacable sort
Tient rivés au boulet de la misère affreuse,
Alors que des hivers la bise rigoureuse
S'en vient ankyloser leurs membres alourdis,
Versé l'enivrement des souffles attiédis ;

— Et tous les pauvres gens donnent un salut grave
A cette majesté que nul affront ne brave,
Qui monte en descendant parce qu'elle a bien fait ! —

Bientôt, dans le ciel vaste où le Roi triomphait,
Brille le groupe d'or des étoiles sans nombre.
Leurs divines splendeurs, c'est l'éclat de son ombre :
Elles le savent bien, que si leur front a lui,
C'est pour continuer la grande œuvre que, lui,
Le Père, inaugura dans sa fière journée ;
Et chacune, là-haut, vers la terre inclinée,
Epand sur elle, avec leur paisible clarté,
Les flots mystérieux de leur sérénité.

Les pensers généreux et les chastes idylles
Eclosent par essaims sous leurs regards tranquilles ;
Tous ceux en qui fermente un levain de rancœur,
Y viennent apaiser la flamme de leur cœur...

* * *

Les étoiles, c'est vous, doux bardes sympathiques,
Qui bercez tendrement, aux charmes magnétiques
De vos rythmes divins, notre rêve muet ;
Vous tous qui, sur le soir de ce siècle inquiet,
Epanchez vos rayons ! Et ce Soleil immense
Qui, sur le monde ému promenait sa clémence,
Et que les malheureux s'en allaient implorant,
C'est celui qui n'est plus : Victor Hugo le grand !

*Paris, juillet 1885.*

## J. F. THALÈS MANIGAT

Né au Cap-Haïtien, le 23 décembre 1860. Commença ses études dans sa ville natale et les acheva au Lycée National de Port-au-Prince, où il eut successivement pour directeurs M. Camille Bruno et M. Guillaume Manigat, pour émules et camarades de classe Lara Miot, Tertullien Guilbaud, Emmanuel Edouard, Auguste Bonamy, Luxembourg Cauvin. Ses premières compositions littéraires remontent à l'époque où, sorti récemment du Lycée, il s'exerçait dans des réunions hebdomadaires, en compagnie de quelques-uns de ses anciens condisciples, à la critique et à l'art oratoire. Plus tard, il collabora à plusieurs journaux du pays : « Les Mousquetaires », « Le Vigilant », « Le Ralliement », « Le Peuple », « L'Avant-Garde ». En 1882, il réunit ses poésies en un recueil, sous le titre d'*Antileennes*. Depuis, M. Manigat s'est surtout livré à des études et travaux historiques. Citons, en ce genre, sa grande monographie du *Roi Henry Christophe*, son *Histoire des Campagnes de l'Est* et ses *Vingt années d'histoire contemporaine* d'*Haïti*, de 1859 à 1879, ouvrage annoncé pour paraître prochainement.

M. Manigat a consacré une grande partie de sa vie à l'enseignement. Il dirigeait en dernier lieu le *Collège Grégoire*, au Cap.

### *LE PAPILLON*

O le gracieux papillon,
Jaspé d'or, d'opale et de rose,
Qui voltige dans le sillon
Autour de la pudique rose ;
Et dont l'œil, comme un diamant,
Reluit, chatoie à la lumière
Du matin ! Dis, être charmant,
Quel doigt va briser ta carrière ?

Né près des clairs ruisseaux, au calice des fleurs
A la corolle satinée,
Puisque tu vis d'éther, de parfums, de couleurs,
Auras-tu donc leur destinée?.....

— « .... Ne pleure pas ma mort,
Dit-il ; l'amour emplit ma vie ;
Pour m'arracher au joug du sort,
La main d'une vierge, ravie,
Viendra dans ces bosquets fleuris
Se poser sur ma frêle antenne,
Et de mes ailes les débris
S'envoleront sous son haleine.

« Ainsi dois-je mourir en ma force et beauté,
Ivre de senteurs, de verdure,
« Au milieu du concert d'amour, de volupté,
De cette riante nature.

« Fils du printemps et du sillon,
J'ignore les vains bruits du monde,
Et des douleurs l'âpre aiguillon,
Et des hommes la haine immonde.
Je vis sur l'aile du zéphir;
Je vole d'ivresse en ivresse ;
Tout ce qui t'arrache un soupir
A moi me fait une caresse.

« Je ris de l'avenir, ajoute l'être ailé.
J'ai les espaces, et les grèves,
Et les chansons des bois, et le ciel constellé.
Homme, toi, tu n'as que des rêves ! »

— Oui, nous n'avons que visions,
Nous autres hommes, qu'amertume ;
Nos plus chères illusions
Souvent s'écroulent en écume.
Toi qui ne connais pas l'écueil
Des flots et nos soucis moroses,
Meurs dans l'extase ; et pour linceul
Prends, prends des pétales de roses !

## MAC-DONALD ALEXANDRE

Né aux Cayes en 1862. Passa quelques années au Collège S^t Martial à Port-au-Prince : puis, de là, revint au Lycée de sa ville natale, où il fit de bonnes études. Fondateur de la « Bibliothèque de la jeunesse et des familles », ( 1891 ), de la Petite-Revue ( 1892 ). S'est distingué dans l'enseignement ; a collaboré à divers périodiques, notamment à « l'Echo du Sud, » journal des Cayes.

Le morceau que nous publions ci-après est tiré de son ouvrage, *Les Chants intimes*, pour l'édition de laquelle reste ouverte une souscription.

### *LES YEUX*

Des yeux ! j'en connais de bien beaux,
Dont plus d'un poète s'inspire ;
Des yeux, qui sont faits pour sourire,
Scintillants comme des cristaux.

Des yeux ! j'en connais de bien doux,
Plus doux que l'aube printanière ;
Qui semblent dire une prière,
Quand leur regard tombe sur nous.

Des yeux ! j'en connais de bien purs,
Qui nous pénètrent jusqu'à l'âme ;
Miroir profond, grands yeux de femme
Réfléchissant le ciel d'azur !

Des yeux ! j'en connais de charmants,
— Des yeux berceurs, tout d'attirance,
Où rient l'amour et l'espérance ;
Des yeux de rêves triomphants.

Des yeux ! j'en connais de troublants,
Des yeux de fièvre et de folie,
Où l'on sent couver l'incendie . . . .
Oh ! craignez-les, cœurs de vingt ans !

*1901*

## CLAUDIUS GANTHIER

Né à Port-au-Prince le 13 décembre 1863. Ancien élève du Lycée Pétion, a milité dans l'enseignement et dans la presse, actuellement chef du service des archives à la Chambre des députés et avocat inscrit au barreau de Port au-Prince.

M. Ganthier a eu quelques vers publiés dans les journaux, mais son principal recueil est encore inédit. Il a toujours manifesté de la prédilection pour les études philosophiques.

### *LA TERRE*

Il est au vaste espace une petite sphère,
Nébuleuse d'abord à la pâle clarté,
Maintenant refroidie. Avec rapidité
Elle parcourt son orbe en sa course légère.

On doit la voir briller dans le monde stellaire.
L'astre des nuits répand, par les lois d'unité,
Sur ce soleil éteint son rayon emprunté,
Eclairant ce déchu qui de même l'éclaire.

Tout y révèle Dieu, l'Architecte parfait.
Tout porte en ces beaux lieux son infini cachet.
Il dirige avec soin, dans sa bonté de Père,

Ce globe, valsant seul sur son axe penché.
Un océan de feu gronde en ses flancs caché.
O globe, où t'en vas-tu dans ta course ? — Mystère !...

## ISNARDIN VIEUX

Né à Port-au-Prince le 7 septembre 1865. Fit ses humanités au Lycée Pétion ; fut ensuite professeur à l'Ecole secondaire de garçons de Port-au-Prince ; commissionné avocat et en dernier lieu professeur à l'Ecole Nationale de droit. Entre temps, M. Is. Vieux collaborait à plusieurs journaux, la *Mouche*, la *Revue du Centenaire*, le *Ralliement*, l'*Impartial*, — et à plusieurs associations d'utilité générale. En 1894, il publia une conférence « l'Esclavage à travers les âges », faite à l'Association du Centenaire ; en 1895 et en 1896, deux recueils de poésies, les *Vibrations* et *Chants et Reves*. Un troisième, *Ombres et Clartés*, est à l'impression. En 1903, a paru également de M. Is. Vieux une brochure de circonstance, *le Drame du 6 decembre*, composée en *1898*.

### *EN PRISON*

La porte aux gonds lépreux sent geindre les verroux ;
Et dans la nuit troublée, aux angoisses cruelles,
Les captifs accablés, voient les ombres mortelles
Descendre des barreaux sur leurs fronts en courroux.

Et les gardiens hargneux, avec les sentinelles
Ayant le cœur du tigre et la griffe des loups,
Rôdent le long des murs fauves dans les égouts ;
Ecoutent les sanglots des patients rebelles.

Des cellules debout avec leurs toits de pierres
Un bruit assourdissant de confuses prières
Monte, navrant, lugubre, incessant, vers les cieux.

Le soldat, attendri d'un soupir qui le touche,
Sentant des pleurs venir lentement à ses yeux,
Maudit l'obscur tyran qui l'a rendu farouche.

## *CE QUE J'ADORE*

J'adore les refrains des bois profonds et doux,
Vagues comme une plainte et tristes comme un rêve,
Qui vous rappellent toute une éternité brève,
Insondable, incomprise aux plus sages de nous.

Ah ! courir le désert, les landes et les steppes,
Les savanes en fleurs, les pampas parfumés ;
Compter les cieux rosés et les vallons aimés,
Voir rire l'horizon sous d'aurorales crêpes ;

Entendre les oiseaux réunis, affolés,
Becqueter les épis aux frémissantes herbes
Et les raisins dorés dans les treilles superbes,
C'est pour moi le bonheur de mes jours en allés !

Je voudrais être un pâtre en ces landes sauvages ;
Sur des rochers ombreux conduire le troupeau ;
Dans l'herbe tendre et molle, au penchant du coteau,
M'endormir, sous le ciel lacté de blancs nuages.

— Car j'aime les refrains des bois profonds et doux,
Vagues comme une plainte et tristes comme un rêve,
Qui vous rappellent toute une éternité brève,
Insondable, incomprise aux plus sages de nous.

## LOUIS BORNO

Né à Port-au-Prince, le 20 septembre 1865. Commença ses études classiques à l'Ecole Polymathique, les poursuivit ( *1877-1882* ) au Collège Saint-Martial tenu par les Pères du Saint Esprit. Ses premiers vers ont été écrits en 1883. En 1887 il part pour Paris faire ses études de droit. A son retour, ( *1890* ), il est commissionné avocat et s'inscrit au barreau de Port-au-Prince, en vertu de son grade de licencié ; est nommé professeur à l'Ecole nationale de droit ; quitte l'Ecole à la suite d'une série d'articles politiques retentissants, publiés dans le journal « Patrie »; dirige pendant deux ans ( *1895-1897* ) le service du Contentieux au département des Relations Extérieures ; représente le pays auprès de la République dominicaine, en qualité de Chargé d'affaires ( *1899-1903* ); puis, de Ministre plénipotentiaire, à partir de mai 1903.

M. Louis Borno a publié en volume une édition annotée du Code civil et dans la *Revue de la Société de Législation* des études juridiques qui font autorité. Quelques poésies de lui ont paru dans *la Fraternité, la Jeune Haïti, la Ronde.* Il a donné à l'Association des anciens élèves du Collège Saint Martial une conférence sur l'esprit d'association et au Cercle Catholique de Port-au-Prince, dont il fut le président très-écouté, toute une série de conférences : la plus remarquable, sur *la Crise Morale,* a été imprimée en brochure.

### *DANAÏDE*

#### I

L'enfant, dans le parterre, a fait un grand bassin !
Il contemple, joyeux, son œuvre colossale !
Tête nue et bras nus ; de la terre à la main !
Son visage ruisselle et sa robe est bien sale ;
Tant pis ! —
D'ailleurs, grands dieux ! est-ce sa faute, à lui ?

La bonne est à causer au fond de la cuisine
Avec je ne sais qui, *sor*, commère ou cousine ;
La mère est au salon et le père est sorti.
Or, le Gouvernement étant la République,
Et les *Droits* de l'*Enfant* n'étant pas contestés,
Vu l'absence du *Code* et des *autorités*,
Et vu que les Bébés n'ont pas de rhétorique,

L'enfant dans le parterre a fait un grand bassin.

## II

Mais combien le soleil brûle la matinée,
Et combien court gaîment l'onde désordonnée !
Polichinelle a chaud, il lui faut prendre un bain !
. . . . . . . . . . . . . . . .
Alors, comme on avait pres de là, sous un saule,
Oublié par hasard un vieux vase en ferblanc,
Rouillé, pas trop lourd à son petit bras tremblant,
Pour remplir son bassin, le bébé, tête folle,
Le prit et se mit à puiser dans la rigole.

Lorsque le vase était rempli jusqu'au débord,
Raidissant les jarrets, mettant tout son courage,
Comme un Hercule, avec les deux mains, le visage
Très rouge et contracté sous son vaillant effort,
Il allait le vider dans sa baignoire étrange,
Tandis qu'en marchant l'eau tombait dans ses souliers.

Vous ignoriez, hélas ! vous ignoriez, pauvre ange,
L'impossibilité de ce que vous vouliez !
Vous aviez beau verser ; l'eau disparaissait toute ;
La terre l'absorbait sans laisser une goutte.

## III

Si bien que se sentant, à la fin, fatigué,
Lui si bon, si doux, lui d'ordinaire si gai,
Devant son vilain puits, vieux ventre insatiable,
Il se prit à pleurer et crier comme un diable . . . .

Et je vois, dans l'allée aux grands arbres touffus,
La bonne qui s'empresse avec un air confus,
Tandis que la maman demande, à la fenêtre,
Pourquoi l'on fait pleurer son pauvre petit être.

*Décembre 1883*

## *DEUILS.*

*Helas ! où s'en vont-ils, tous ceux*
*Que nous avons aimés et qui sont disparus ?*
*Dans quelles sphères ? Sous quels cieux ?*
*Où sont-ils ? où sont-ils, tous ceux qui ne sont plus ?*
L. B.

## I

C'est l'hiver ! l'hiver triste et douloureux, l'hiver
Qui donne aux bois l'aspect sinistre des décombres !
Dans leur morne silence, ainsi qu'en un désert,
Les vieux arbres du parc, immobiles et sombres,
Endeuillés d'on ne sait quels vagues désespoirs,
Dressent dans le ciel gris leurs grands squelettes noirs.

Comme devant l'horreur d'une Méduse étrange,
Sur la vasque sonore où son âme chantait,
La Naïade suspend son flot, — funèbre frange.
Plus d'oiseaux, plus de chants. Tout périt. Tout se tait.

Et pâles, sur le noir des branches dévêtues,
Ici, là-bas, partout, chefs-d'œuvre glorieux,
Voici le peuple calme et grave des statues,
Le groupe sculptural des reines et des dieux,
Dans l'immobilité de leurs gestes de marbre !

## II

Ainsi, Frère, en mon cœur, comme un farouche hiver,
L'Exil a dévasté le nid, la source et l'arbre !
La Vie est là pourtant, et le tronc reste vert . . . .

Mais, hélas ! à mon parc il manque des statues!
Sur mes socles d'airain j'avais des êtres chers.
Amours de mon printemps, qu'êtes-vous devenues ?
Dans mon cœur, où s'accroît l'ombre des deuils amers,
Oh ! qui donc m'est venu dérober mes statues ?

*Paris, 1888*

## *LES BAGNES.*

### RÊVE

Le cachot surgissait énorme. Où? Je l'ignore.
Oscillant lourdement sur les houles de l'air,
Dans le vague du rêve où je le vois encore,
Fauve, il dresse l'orgueil de ses membres de fer.

Là s'exaspère un peuple illustre, que dévore
L'implacable désir du soleil, du ciel clair,
La nostalgie immense et folle de l'aurore.
Ils sont là, dans ce piège infâme, en cet enfer,

Tordant leurs bras, hagards, éperdus, plus tragiques
Que tous les torturés des géhennes antiques;
Et tandis que du front ils frappent les barreaux,

Qu'ils usent sur le fer leurs poignets intrépides,
Lui, le ténébreux monstre où pleurent ces héros,
Triomphe en le dédain de ses muscles solides.

### RÉALITÉ.

Il est de hauts esprits que l'orgueil aveugla.
Ils ont voulu saisir, dévoilée, asservie,
La toute Vérité, cachée en l'au-delà :
Ce sont les tourmentés du Bagne de la vie !

Oh ! qui délivrera ces grands et fiers damnés ?
Quel Christ mystérieux sera donc leur Messie ?
Car il ne se peut pas qu'ils soient abandonnés,
O clarté, ces esprits que ton mal supplicie ;
Car s'ils sont, Vérité, captifs de la douleur,
C'est que ton fol amour leur flagelle le cœur ! . . .

*
* *

Et ces esprits sont là, dans l'antre du problème !
Ils scrutent l'invisible ! Ils ont le mal de Dieu !
Les yeux obstinément ouverts, la face blême,
Ils dardent sur la nuit leurs prunelles de feu.

« Au secours, Spinoza, Kant ! Par quel stratagème,
« Par quel signe, forcer le mystère à l'aveu !
« A nous, Socrate, Hegel, Leibniz, groupe suprême !
« Déchirez ce rideau d'Isis, le grand ciel bleu ! »

Et tandis que leur âme, en proie à la torture,
Assaille éperdûment de ses cris l'infini,
Pas un frisson n'émeut l'impassible Nature,

Rien ne trouble l'oiseau qui chante au bord du nid !
— O Toi, qui dois sauver ces damnés de la vie,
Oh ! quand donc viendras-tu, mystérieux Messie ?

# GEORGES SYLVAIN

Né le 2 avril 1866, en terre d'exil, à Puerto-Plata, où ses parents s'étaient réfugiés après l'affaire du *Bull-dog*. Commença ses études chez les Frères à Port-de-Paix, les continua au Collège Saint Martial, à Port-au-Prince, les acheva à Paris, au Collège Stanislas et dans les Facultés de lettres et de droit, elles furent sanctionnées par le diplôme de bachelier ès lettres, l'attestation d'études supérieures à la Faculté des lettres de Paris et le grade de licencié en droit. Revenu au pays en octobre 1887, présida à la constitution d'œuvres variées : Association des anciens élèves de Saint Martial, Société de Législation, Société des Amis du Théâtre, Œuvre des Écrivains Haïtiens, etc. Collabora à la direction ou à la rédaction de nombreux journaux ou revues : *la Verité, Patrie, la Fraternité, l'Ami de l'Ordre, le Bulletin Officiel de l'Instruction publique, le Petit Citoyen, la Ronde, la Revue de Législation* .... Avocat du barreau de Port-au-Prince, fut à trois reprises professeur à l'Ecole nationale de droit ; Chef de division au département de l'instruction publique, de 1894 a 1896 ; exerce depuis quatre ans les fonctions de juge au Tribunal de Cassation. A publié en brochure à Port au-Prince une conférence sur l'*Œuvre morale* et à Paris ( Ateliers haïtiens, 1901 ) un recueil de poésies : *Confidences et Melancolies* et un recueil de fables créoles : *Cric ? Crac !*

## *PERSPECTIVE*

Dans la molle langueur des tièdes soirs d'été,
— Tandis qu'à l'horizon tremble encor la clarté
Du soleil fugitif, — souvent, d'un pas tranquille,
Je reprends par les bois le chemin de la ville.

Comme l'onde qui dort au milieu des roseaux,
L'heure coule sans bruit. Sur la nappe des eaux,
Où l'ombre des grands bois vaguement se reflète,
Le crépuscule étend sa brume violette.
Un frisson court dans l'air, furtif comme un adieu.
Les palmistes, debout, cambrant sous le ciel bleu
Leur buste fier, l'aboi lointain d'un chien de garde,
Un passant attardé, qui s'arrête, et regarde
La fuite d'une chèvre au fond des noirs halliers,
Ces spectacles, ces bruits qui me sont familiers,
Il semble que soudain leur charme se révèle
Dans cette paix du soir presque surnaturelle !
Et le Jour sans rayons à mon rêve apparaît
Sous les traits d'un vieillard au sourire distrait,
À l'œil trouble, au front las, qui, penché sur la terre,
Comme au bord de la route un arbre centenaire,
Y voit l'ombre s'épandre en flots calmes et lourds ;
Et songe que demain, et plus tard, et toujours,
Tenant un doigt posé sur ses lèvres mi-closes,
La Nuit lui voilera le mystère des choses . . .

*Port-de Paix*, 1895

## *SOIR D'HIVER*

Puisqu'un vent de bise, ébranlant les toits
Des frêles chalets qui bordent la plage,
Couvre tous les bruits du bruit de sa voix
Et de ses longs fouets cingle ton visage,

Cherchons pour abri contre l'aigre hiver
Quelque coin perdu, d'où l'on puisse entendre
Monter les sanglots lointains de la mer ;
Et donnons, mignonne, un souvenir tendre,

Un souvenir doux, à ces écoliers,
Qui, de nos pays de flamme et d'aurore
Exilés trop tôt, meurent, oubliés
Dans ce grand Paris distrait et sonore !

Sous le ciel d'avril, l'immense bateau,
La ville en rumeur, le parc des collèges,
Tout s'illuminait d'un charme nouveau !
Ils riaient encore aux premières neiges . . .

Puis, un jour, la fièvre ayant sur leur front
Mis en frissonnant son éclat factice,
De leur chambre aux lits fraternels, ils sont
Tout endoloris portés à l'hospice.

Mais en vain les Sœurs de la charité,
Sous des mots câlins endorment leur peine,
Au clair souvenir du soleil d'été,
Leur esprit dérive à la mer lointaine.

Oh ! qui leur rendra le sol des aïeux,
D'où l'âme des fleurs s'exhale embaumée
Dans la splendeur gaie et calme des cieux !
Oh ! qui leur rendra la patrie aimée :

La rivière au doux murmure argentin ;
Et la rade, avec ses cent voiles blanches ;
Et l'oiseau qui fuit au ras du chemin ;
Et les manguiers, lourds du poids de leurs branches !

Une nuit, ils font approcher la Sœur ;
Puis, berçant toujours la même chimère,
Reposent leur tête auprès de son cœur,
Et meurent ainsi, songeant à leur mère.

Des enfants en corps suivent le cercueil :
Compagnons de jeux, émules de classe,
Ils ont tous au bras un crêpe de deuil.
La foule les voit, se découvre, et passe . . .

Un psaume latin, à peine écouté,
Un caveau qu'on ferme, un pas qui résonne,
Et tout est fini pour l'éternité ! . . .
— Que le vent, ce soir, est froid, ma mignonne !

*1890*

## *FRÈRES D'AFRIQUE*

**Pour mon père.**

Le soir, quand la pensée ouvre grande son aile
Et prend à l'horizon un essor incertain,
J'ai souvent tressailli de pitié fraternelle,
En songeant aux damnés de l'enfer africain.

Deux à deux, à pas lents, sous leurs charges d'ivoire
Courbant leurs dos meurtris, ils vont silencieux.
Le sang de tons vermeils marque l'épaule noire,
Et le sable brûlant met des pleurs dans les yeux.

Ils vont, exténués ! La lanière du guide
Arrache à leur torpeur des gémissements sourds ;
Une haleine de feu sort de leur gorge aride :
Sans entendre, sans voir, ils vont, ils vont toujours !

Quelquefois, espérant tromper leur agonie,
Ils exhalent en chœur un étrange concert,
Qui monte, avec l'accent d'une angoisse infinie,
Au milieu du silence effrayant du désert.

Combien se sont couchés sous ces rideaux de flammes,
Loin des nappes d'eau vive et des arbres ombreux
Que leur fièvre évoquait !...
— Ce sont pourtant des âmes,
Et le Dieu du Calvaire est mort aussi pour eux !

S'ils pouvaient à loisir, par les nuits étoilées,
S'enivrer du parfum des bosquets rajeunis ;
Si l'aube les berçait parfois, dans les vallées,
Au frais gazouillement des sources et des nids,

Ils ne seraient pas moins savants que nous ne sommes;
L'amour leur parlerait un langage aussi doux ;
Et nous serions surpris de voir en eux des hommes
Plus sincèrement bons que la plupart de nous !

Mais jusqu'à l'heure où ceux qui se disent leurs frères
— Et qui vivent loin d'eux — voudront se souvenir,
Ils vont par les chemins où sont passés nos pères,
Et pensent que leur tour est bien lent à venir !

*
* *

O les fiers chevaliers des croisades antiques,
Qui, sur l'appel d'un moine aux frémissants discours,
Quittaient le fauve abri de leurs donjons gothiques
Et la terre où gaîment fleurissaient leurs amours ;

Partaient pour l'inconnu, comme on part dans un rêve,
Chevauchant devant eux, tout droit vers le soleil ;
S'endormaient au hasard, dans les bois, sur la grève,
Sûrs d'entendre partout sonner, à leur réveil,

L'allègre carillon de leur âme héroïque ;
S'en allaient, s'en allaient, à la garde de Dieu,
Sous la clarté du ciel auguste et pacifique,
Toujours plus grand, toujours plus pur, toujours plus bleu ;

Couraient à la bataille avec des cris de fête,
Frappaient, étaient frappés ; défiaient le vainqueur,
Se redressaient, vivaient ; ou, bravant la défaite,
Tombaient, la lance au poing et la croix sur le cœur !

*
* *

Quel apôtre nouveau, pour les luttes prochaines
Réveillera ces preux aux éclats de sa voix !
Ou que n'ont-ils du moins fait jaillir dans nos veines
Quelques gouttes du sang généreux d'autrefois !

Déposant ce fardeau de haines imbéciles,
Qu'attisent l'ignorance et la cupidité ;
Faisant trêve éternelle à ces guerres civiles
Dont nos mères diraient ce qu'elles ont coûté,

Nous nous enirions tous au pays des ancêtres;
Puis, à ceux de là-bas nous parlerions ainsi :
« Vos cris désespérés, en dépit de vos maîtres,
« Ont retenti vers nous : ô frères, nous voici ! »

*1889*

## *BERCEUSE*

Quelqu'un dans la nuit s'afflige tout bas,
Quelqu'un qui me voit, que je ne vois pas.

C'est une âme errante, en peine sans doute,
En peine d'errer si tard sur la route.

J'ai les yeux en pleurs sans savoir pourquoi :
Quelqu'un se tient là, debout près de moi.

Mon cœur bat plus fort : est-ce toi, ma mère ?...
J'aurais tant aimé voir à la lumière

Pétiller gaîment ton regard éteint,
— Eteint sans retour, — comme au temps lointain

Où sur tes genoux se berçaient mes rêves !
Caresses d'antan, caresses trop brèves !...

— On sent des sanglots dans la voix du vent. —
Mère, penche-toi sur ton pauvre enfant,

Et pour endormir sa frayeur qui veille,
Laisse de nouveau bruire à son oreille

L'écho rajeuni des airs d'autrefois,
Que tu nous chantais, le soir, à mi-voix !

Elles nous disaient, tes chansons câlines,
Qu'en ce monde, où tout s'achève en ruines,

Il n'est de douceur que celle d'aimer ;
Que les fruits du ciel ne sauraient germer

Dans l'âme qu'aucun flot d'amour n'arrose ;
Qu'amour et bonté, c'est la même chose.

« Sois bon : le secret de bien vivre est là ! »
Te ressouvient-il de ce refrain-là ?

J'ai fait de mon mieux. Aujourd'hui, je doute
Et j'hésite, hélas ! Le ciel sur la route

Est si noir ! si noir !... Aux rosiers d'amour
J'ai voulu cueillir, — cueillir tour à tour

Des roses de pourpre et des roses blanches :
Le sang de mon cœur est encore aux branches !...

Inquiet du sort des tristes humains,
J'ai voulu leur tendre en tremblant les mains ;

Mais lorsque, fiévreux, je sentais la flamme
Des purs dévouements embraser mon âme,

Pour mon front penché, pour mes yeux en pleurs,
Les hommes n'ont eu que des mots railleurs !

Alors des grands bois j'ai connu l'ivresse :
S'ils n'ont pu calmer mes cris de détresse,

Du moins ne m'ont-ils jamais repoussé.
J'ai tourné vers Dieu mon regard lassé,

Quêtant un secours : nul secours n'arrive . . .
Mère, elle avait tort, ta chanson naïve ?

*
* *

Quelqu'un dans la nuit a parlé tout bas,
Quelqu'un qui me voit, que je ne vois pas.

Sa voix, douce au cœur comme un chant qu'on aime,
A dit à mon cœur :
— « Sois bon tout de même ! »

*1895*

## AUGUSTE SCOTT

Né à Port-au-Prince le 14 mai 1867. Commença ses études à l'Ecole Polymathique, sous la direction de M. Louis Séguy Villevaleix, puis de MM. A. Coupaud et Miguel Boom ; fit ses humanités au Collège Saint-Martial.

Ses œuvres littéraires consistent en des poésies fugitives, des nouvelles et contes en prose, publiées dans les journaux et revues du pays, notamment dans le *Petit Citoyen*.

### *CISELEUR ET POÈTE*

**Pour le poète Amédée Brun.**

FRAGMENT

I

Dans l'atelier obscur, où flotte un triste jour,
L'étrange artiste est là, qui se courbe et cisèle.
Il cisèle ! — Dans l'ombre, une fauve étincelle
Eclate d'un rayon frisant l'or d'un contour.

Il cisèle ! — Baignant son beau front, que rend lourd
Le Rève, la sueur en cascades ruisselle ;
Et la forme impeccable et pure, qui décèle
Le génie, embellit les chefs-d'œuvre, alentour

Entassés. Reployé sur le métier infâme,
Le sublime ouvrier sent monter dans son âme
Le vertige troublant du Songe génial,

Cependant que l'effort du labeur solitaire
Sinistrement allume en son grand œil austère
Le sombre flamboiement de ta flamme, Idéal !

## II

Or, je passais souvent devant le logis triste ;
Et toujours revoyais, avec son geste lent,
L'homme au profil étrange et fou, le sombre artiste,
Courbé dans la pénombre obscure, et ciselant !

Et toujours, sous son front que le lourd Rêve attriste,
La même flamme ardait son œil étincelant !
Et toujours, le long de quelque œuvre fantaisiste,
Chatoyait d'un contour le frisson rutilant !

Je bondis vers cet homme à la face dantesque,
Dont la main caressait l'or pur d'une arabesque,
Dans la molle clarté du jour terne et blafard :

« Pourquoi toujours poursuivre une tâche insensée,
« Quand la Foule, étrangère aux fruits de la Pensée,
« Sans même te voir, passe ? » Il répondit :
— « Pour l'Art ! »

## ARSÈNE CHEVRY

Né à Port-au-Prince le 14 juillet 1867, fit ses études au Collège Saint Martial ; publia deux recueils de poésies : en 1892, *Les Areytos*, poésies indiennes, et en 1896, *Les Voix perdues* ; fit paraître en 1902 un journal politique, *Le Devoir* ; collabora à divers autres journaux ou revues, *le Soir*, *la Revue du Cercle Catholique*, *le Petit Citoyen*, *la Ronde* ; est l'auteur de quelques saynètes, dont l'une a été représentée avec succès aux soirées du Cercle Catholique ; a sous presse et en porte-feuille beaucoup de vers inédits.

### *VISION PATRIOTIQUE.*

Sur la jetée, un soir, en face du couchant,
Je contemplais, rêveur, de la mer calme et plate
L'azur, qui comme un voile allait, en ondulant,
S'unir à l'horizon inondé d'écarlate,

— Sur la jetée, un soir, en face du couchant.—

Sanglant, comme un guerrier dont saignent les blessures,
Dans la sérénité des flots mystérieux,
Le Soleil, au milieu de solennels murmures,
Venait de descendre des cieux,

Sanglant, comme un guerrier dont saignent les blessures!

Farouchement sublime en sa rouge splendeur,
L'horizon, aux ardents baisers du crépuscule,
Etincelait, ainsi qu'une forêt qui brûle . . .
Et, seul, ce soir d'été, rêveur,

En face du décor de l'ardent crépuscule,

Je contemplais le bleu profond de l'Océan
Qui, déroulant ses plis comme un pavillon vaste,
Allait s'harmoniser, — ô superbe contraste ! —
Au pourpre du ciel flamboyant.

Je contemplais le bleu de ce pavillon vaste . . .

Et, tout à coup, mon âme eut une vision.
— Oh ! sainte vision ! joie ! extase profonde ! . . . —
Heureux, je saluai l'éclatante union,
Cet hymen du ciel et de l'onde :

— Oh ! sainte vision ! joie ! extase profonde ! . . .

L'azur des flots à l'or de l'horizon en feu
Uni, je crus voir, — fou de cet orgueil qui grise ! . . .
Oui, je crus voir briller, au souffle de la brise
Largement déployé, le Drapeau rouge et bleu !

*16 avril 1890*

## *CHŒUR DE PAUVRES*

Sur le calme sommeil des toits blancs,
Que garde encor la nuit dans ses voiles,
S'étend un azur, riche d'étoiles
Aux reflets nuancés et tremblants.

L'Angélus a secoué ses ailes
Sonores, et les vibrations
Vont, claires, réveillant les fidèles,
Appelant les Adorations.

Sur le parvis de la Cathédrale
Se presse alors le fourmillement
Des pauvres, dont la voix fantômale
Clame des prières, lentement.

Dans la paisible nuit éthérée
Les « Ave » solennels et dolents
Montent, accompagnés des relents
De cette grande foule ulcérée.

Puis, faible, chevrotante, une voix
Entonne un vieil et banal cantique ;
Comme une sourde rumeur des bois,
Tout un chœur s'éleve, lent, rythmique.

Et rien n'est plus triste, plus troublant,
Que ce vaste chœur qui, sous les voiles
D'une Nuit au front cerclé d'étoiles,
Traîne ses longs couplets, en tremblant....

Ah ! n'est-ce pas que le séraphin,
Qui chante aux pieds de Dieu, doit se taire,
En entendant ces voix de la terre,
Ce cantique que clame la Faim ?

## *L'OISEAU BLESSÉ*

Il est venu s'abattre, éperdu, dans ma cour.
Un long filet de sang tachait son gris plumage,
Et je l'enveloppai de mon profond amour,
Le charmant oiseau qu'a troué le plomb sauvage.

La souffrance noyait ses yeux, — deux diamants !
Il haletait ! . . . Déjà la cohorte infinie
Des fourmis l'assaillait, et son corps, par moments,
Tout son corps tremblait, tant rude était l'agonie !

Bientôt, je vis, hélas ! son col se renverser,
Ses deux yeux lentement se clore ; et, sans pousser
Une plainte, il mourut, me laissant son cadavre !

—Oh ! comme cette mort d'oiseau, mon Dieu, me navre !
Il a choisi ma cour, ma cour pauvre, sans fleur,
Pour s'éteindre, arrosé des larmes de mon cœur !

*9 octobre 1895.*

## MASSILLON COICOU

Né à Port au-Prince le 17 octobre 1867. Ancien élève du Lycée Pétion, y a professé plusieurs années. Chef de bureau au Cabinet particulier du Président Sam ( *1897-1900* ); Secrétaire de la Légation d'Haïti à Paris ( *1900-1903* ); et Chargé d'affaires par intérim ( *1903* ). A été des fondateurs du cercle littéraire *les Emulateurs*, de la *Ronde*, des journaux l'*A B C* et l'*Avenir*, et Président de l'Association du Centenaire de l'indépendance nationale ( *1899-1900* ). M. Coicou a publié, avant d'avoir connu la terre de France, ses Poésies nationales ( *1892* ).

Pendant son séjour à Paris, ont paru successivement : l'*Oracle*, pièce en un acte en vers, et deux recueils de poésies : *Impressions*, *Passions*, honorées de l'approbation flatteuse des bons poètes Dorchain et Léon Dierx. Il a trouvé des accents vibrants pour défendre dans la presse parisienne ( *1903* ) sa patrie et sa race injustement attaquées. Outre l'*Oracle*, M. Coicou a fait représenter à Port-au-Prince deux drames en vers : *Liberté*, 4 actes ; *Le Fils de Toussaint*, 2 actes, et des comédies en prose, *Faute d'actrice*, l'*Ecole mutuelle*, l'*Art pour l'art*. Il est un des initiateurs du mouvement qui tend à donner au patois créole droit de cité dans la république des lettres ; et vient de créer à Port-au-Prince un nouveau cabinet de lecture, « la Bibliothèque Amica . »

### *AUX ENFANTS.*

Enfants, vous aimeriez ardemment la Patrie ;  
Pour elle, vous feriez les vœux les plus fervents,  
Vous garderiez un culte exempt de raillerie,  
Grand, infiniment grand . . . si vous saviez, enfants !

Si vous saviez, enfants, ce que l'on sent de joie
A l'aimer d'un amour infini, trois fois saint ;
A la choyer, ainsi qu'on adore et qu'on choie
La femme dont on vient, dont on a pris le sein !

Enfants, si vous saviez quel bonheur on éprouve
A travailler pour elle, et toujours, quel que soit
Le sort qu'elle vous fait, quel que soit ce qu'on trouve
De doutes acharnés, implacables, en soi ;

A sentir qu'elle marche et qu'on marche avec elle ;
A défrayer sa route ; à suivre tous ses pas,
Comme on suit son amour ; à la voir fière, belle
Dans sa marche infinie !... — Oh ! vous ne savez pas !

Non, vous ne savez pas quelle douce pensée
Est celle consacrée à sa gloire, à son nom ;
Combien tout s'assombrit, lorsque s'est effacée
La douce illusion de sa splendeur ; . . . oh ! non,

Vous n'imaginez pas ce transport qu'on éprouve,
Lorsqu'au contraire, on voit s'épanouir, enfin,
Un seul de ces pensers, de ces espoirs, qu'on couve
Si longtemps quelquefois, et si souvent en vain ; . . .

Lorsque le cœur, joyeux, plonge dans ce doux rêve
Où sourit la Patrie, où l'on sent, quelquefois,
Que jusqu'à sa hauteur doucement l'on s'élève,
Bercé par l'harmonie exquise de sa voix ;

Lorsqu'enfin inondé d'une clarté divine,
Offrant à ses coups d'aile un immense horizon,
Cet amour monte encor jusqu'où rien ne confine,
Jusqu'au culte éternel où se perd la raison !

Non, vous ne savez pas, enfants, de quoi nous grise,
De quoi nous éblouit tant de noble souci ;
Tout ce que la Patrie offre de joie exquise,
D'expansion secrète, au cœur qui l'aime ainsi ;

A tout cœur généreux qui lui crée une sphère
Où le monde la voit, la contemple, d'en bas ;
Où Dieu même, d'en haut, se penche et daigne faire
Tomber des fleurs, briller des astres sous ses pas...

Et vous ne le saurez, demain, que si vos âmes
Gardent toujours leur culte avec des soins fervents,
Résistent constamment aux passions infâmes,
Et n'ont pour idéal que la Patrie, enfants !

## *CONVERSION.*

Seigneur, je gémissais ; je disais que pour nous
Il n'est aucun bonheur dans aucune doctrine :
Alors, pour vous prier, j'ai fléchi les genoux,
Incliné bas mon front et frappé ma poitrine,

Et je vous ai parlé, comme un fils repentant,
Revenu sous le toit, parlerait à son père ;
J'ai crié que je souffre et que j'aime pourtant ;
J'ai crié que je crois et que mon âme espère.

Alors, vous m'avez dit : « Cherchez, vous trouverez. » .
Et, faible, j'ai cherché, trop lassé de science,
Le plaisir dont nos cœurs sont bientôt saturés ;
Puis, j'ai poussé vers vous le cri de défaillance.

Alors, vous m'avez dit : « Frappez, l'on ouvrira . »
Et, pressant mon espoir de ma plus forte étreinte,
J'ai frappé ; mais, Seigneur, mon beau songe expira
Sans que nul ait ouvert, par pitié ni par crainte !

Alors, vous m'avez dit : « Demandez, vous aurez ! »
Et seul, je suis parti, plein de ma fièvre encore ;
Et puis, jusqu'à cette heure, en des cris éplorés,
Toujours, partout, — en vain ! je demande, j'implore !

Eh bien ! non ! c'est assez !... Non, je ne veux plus rien
De tout ce que mon cœur vous réclamait sans trêve ;
Ainsi que, dans ses fers, un fier galérien,
J'en ai trop de la chute où m'ont plongé mes rêves ;

Et, dédaigneux enfin de tout ce vain bonheur
Qui laisse à notre orgueil honte, angoisse et souffrance,
Je reviens, fatigué, vous demander, Seigneur,
Un peu plus de sagesse, un peu moins d'espérance !

## *AGONIE.*

Dans les ténèbres,
Hélas !
J'entends le glas ;
Des sons funèbres,
Des échos sourds et las,
Hélas !
Roulent dans les ténèbres !

Qui donc est mort ?

N'entends-tu pas du bruit sous la ramure ?
Battant de l'aile avant de prendre essor,
L'oiseau gazouille, on dirait qu'il murmure...

Qui donc est mort ?

Dans les ténèbres,
Hélas !
J'entends le glas ;
Des sons funèbres,
Des échos sourds et las,
Hélas !
Roulent dans les ténèbres.

Qui donc est mort ?

Le vent qui passe, en cinglant de son aile
Les prés, les champs, les bois où la nuit dort,
A l'air de dire une plainte éternelle . . . .

Qui donc est mort ?

Dans les ténèbres,
Hélas !
J'entends le glas ;
Des sons funèbres,
Des échos sourds et las,
Hélas !
Roulent dans les ténèbres !

Qui donc est mort ?

La fleur se penche au souffle qui l'effleure,
Et la rosée en gouttelettes d'or
Tombe ; on dirait que c'est la fleur qui pleure...

Qui donc est mort ?

Dans les ténèbres,
Hélas !
J'entends le glas ;
Des sons funèbres,
Des échos sourds et las,
Hélas !
Roulent dans les ténèbres !

Qui donc est mort ?

Sous le canot, dont la voile au vent flotte,
La vague chante en des volutes d'or ;
Le flot clapote, on dirait qu'il sanglotte . . .

Qui donc est mort ?

Dans les ténèbres,
Hélas !
J'entends le glas !
Des sons funèbres,
Des échos sourds et las,
Hélas !
Roulent dans les ténèbres !

Qui donc est mort ?

Et puis, pourquoi, pourquoi cette torture
Qui sur mon cœur pèse, ainsi qu'un remords ?...
Pourquoi l'ennui qui m'accable, ô Nature ?
— Ton cœur est mort !

## *OUBLI.*

J'aime d'un grand amour les tombes délaissées.
Je ne sais pas pourquoi, mais il me serait doux
D'avoir, pour endormir mes dernières pensées,
Un de ces coins perdus, bien oubliés de tous.

Là je me sentirais plus vraiment mort ; la vie
Semblerait plus éteinte au foyer de mes sens ;
Car je n'entendrais pas ces paroles d'envie
Que sur les grands tombeaux font tomber les passants.

Là, ce ne serait plus la banale prière
Qui fait souffrir les morts, quand on la dit pour eux ;
Ce serait le néant dans sa pleine lumière,
L'oubli, ce grand linceul où l'on doit être heureux !

## AMÉDÉE BRUN

Né à Jacmel le 5 avril 1868. Fit ses études classiques au Collège Saint Martial : perfectionna son éducation littéraire par un séjour de quatre ans en France ( *1888-1892* ) revint au pays pourvu du grade de licencié en droit. Professeur à l'Ecole nationale de droit ( *novembre 1892* ): Substitut du Commissaire du Gouvernement près du Tribunal Civil de Port-au-Prince ( *août 1893* ); de nouveau professeur à l'Ecole de droit ( *décembre 1894-septembre 1896* ). Ses premiers vers, publiés dans le journal *le Peuple*, datent de 1885. Ses premières nouvelles, publiées dans *la Fraternite*, sont de 1892. Il a fait paraître à Paris ( *1895* ) un recueil de nouvelles, *Pages retrouvées* ; et à Port-au-Prince, la même année, un roman, *Deux amours*. Il préparait l'impression d'un second recueil, *Contes des tropiques*, d'un Album de poésie et de musique, et d'un roman resté inachevé, *Sans pardon*, quand la mort vint l'interrompre en pleine fièvre de production ( *1er septembre 1896.* )

Outre les contes et les nouvelles qui ont paru de lui dans *le Peuple*, *l'Echo d'Haïti*, *la Revue generale*, Amédée Brun donna des conférences très-applaudies sur Christophe Colomb, l'Art dramatique, la Femme haïtienne. M. Georges Sylvain a fait revivre en une récente conférence la physionomie inoubliable du poète romancier, prématurément enlevé aux lettres nationales.

### *L'ETANG.*

L'étang désert sommeille au fond de la clairière,
Calme aux pieds du talus qui le dérobe aux yeux,
Et les joncs murmurants lui font une litière
Que lèche avec lenteur son flot capricieux.

Avec son vert rempart de feuilles, la bruyère
En interdit l'accès, et comme soucieux
De refléter en son miroir la cime altière
Des grands arbres, l'étang s'endort silencieux.

Un oiseau, par moment, — hirondelle ou fauvette, —
Troublant de son essor rapide la muette
Solitude, s'en vient avec de légers cris

Et bat d'un furtif coup d'ailes les eaux profondes ;
L'étang se trouble alors, plein de petites ondes,
Qui, toutes, vont mourir dans les joncs attendris.

## *MARINE.*

Toi qui chantes là-bas, douce aïeule, endormeuse
Des désespoirs cruels où se consume l'âme,
J'ai voulu, vaste mer à la rive écumeuse,
Bercer mon cœur qui saigne aux remous de ta lame.

Je suis venu, poète en qui survit l'enfant,
Vers ta tristesse immense aux infinis sanglots,
Pour que meure mon rêve en ces rocs, que défend
Le moutonnement blanc de tes sauvages flots.

Pélerin fatigué de très lointains voyages,
Je vivrai sur ta grève aux rumeurs endormies,
Écoutant près de moi les pâles coquillages,
Où se plaignent tout bas de chères voix amies.

Auprès de la falaise où court un vague émoi,
Tandis qu'un vent du ciel sèchera sur mon front
La goutte d'agonie et le mortel effroi,
Le soir lent s'épandra sur l'abîme profond.

Ta cantilène alors, pour toutes mes alarmes,
Mer maternelle où va l'aile errante des voiles,
Chantera d'une voix où trembleront des larmes,
Sous la vague douceur des premières étoiles.

Oh ! tes marins perdus au large sous le vent !
Oh ! tous les mâts penchés sous l'éclair laboureur !
Et la rafale, au loin, sur le gouffre mouvant,
Salant les yeux où nage une suprême horreur ! . . .

Tu me diras longtemps que ma peine est folie,
Que ma tête se perd, qu'il faut songer aux âmes
Qui pleurent, quand l'orage où la chaloupe plie
L'enfonce par degrés dans la fuite des lames.

Et docile à ton chant qui charme et qui défend,
J'endormirai mon cœur sur le rivage lent,
Parmi les goémons, mon pauvre cœur d'enfant,
Lavé de son amour par ton baiser dolent.

## *PATRIE.*

**Pour Ed. Saintonge.**

Or, la croix se dressait, noire, sur la hauteur
Où pleurait l'agonie horrible d'une femme.
Le mont de prodige, où, muet contemplateur
Je m'étais attardé, sous le grand ciel en flamme,

Immobile, gardait un silence indigné.
Et la plainte tombait, lointaine et continue ;
Et le bois du gibet de pleurs était baigné.
— Le vent des profondeurs se taisait dans la nue. —

J'avais gravi la pente, et, sans voix, à genoux,
Serrant l'écorce rude en mes mains désolées,
Je regardais, auprès des pieds troués de clous,
Mourir dans le soleil ses chairs écartelées.

Des sauvages, enfuis dans la vallée, en bas,
Avaient criblé son corps divin et noir de flèches ;
Et sur mes habits blancs comme sur mon front las,
Un sang vermeil et vif tombait en gouttes fraîches.

Et sous le tournoiement des oiseaux éperdus,
Venus de l'horizon à cet instant suprême,
Le bec rouge et fouillant les tissus distendus,
Ses entrailles saignaient d'une souffrance extrême.

« Femme de douleur, ô toi dont les jeunes seins
« Allaitent là-haut des vautours inexorables,
« Quels hommes, méditant de ténébreux desseins,
« T'ont vouée aux supplices affreux des misérables ?

« Parle, découvre-moi ton farouche destin.
Et je tâchais de lire en son regard de reine,
Où seul resplendissait l'éclat doux du matin,
Lorsque l'aube naissante à l'horizon se traîne.

Rien ne me répondit. Et voici bien longtemps
Que je suis là, priant la mourante inconnue :
Un charme me retient en ces lieux attristants,
Où le cadavre noir se dresse dans la nue.

Depuis longtemps je vis, le front sur les clous froids,
Sentant dans mes cheveux choir des gouttes horribles :
Et, croisant sur ses pieds meurtris et mous mes doigts
Tremblants, j'attends le mot de ses affres terribles.

« Mon cœur est traversé du glaive dont tu meurs :
« Parleras-tu donc, sphinx à la lèvre flétrie ? »
Et tandis que la nuit aux philtres endormeurs
Tombait, elle me dit : « Fils, je suis ta Patrie ! »....

*
* *

Frères, vous qui l'aimez, écoutez cette voix !
Venez sur la montagne où dure l'agonie ;
Et nous prierons, aux pieds de la sanglante croix,
Sous les astres émus de sa plainte infinie !

## ETZER VILAIRE

Né à Jérémie le 7 avril 1872 ; y fit ses études sous la direction de son père, et après deux années passées au Collège Saint-Martial, à Port-au-Prince ( *1890-1892* ), retourna dans sa ville natale. Le 4 juin 1894, il subissait avec succès à l'Ecole nationale de droit ses examens de licence. Depuis, il a toujours donné concurremment son temps à la pratique du droit et à l'enseignement. Son début dans le professorat date de 1889. En 1903, il a occupé pendant quelques mois les fonctions de Commissaire du gouvernement près du Tribunal civil de Jérémie.

Les premiers vers de M. Etzer Vilaire sont de *1887*. Il a jusqu'ici publié ( Port-au-Prince 1901 — Imprimerie de Mme F. Smith ) *Page d'amour*, les *Dix hommes noirs*, deux poëmes ; ( 1902 ) *le Flibustier*, roman en vers ; *Homo*, poëme. Vont suivre deux recueils de poésies fugitives : *les Poëmes de la mort* et *Années tendres*. Le poète garde en porte-feuille des nouvelles manuscrites et un roman, *le Fanathophobe*. Des discours prononcés en des circonstances diverses, notamment aux solennités du Culte protestant, les préfaces de ses poëmes, une étude critique des *Confidences et melancolies* de M. Georges Sylvain, dans le journal « Le Soir » en juin 1902, ont déjà permis au public de reconnaître que sa maitrise n'est pas moins grande en prose qu'en vers.

### *NUIT TROPICALE.*

L'étoile se levait sur les flots apaisés.
Dans le limpide azur, une ombre transparente,
Vapeur d'opale, errait sous la brise expirante.
Des nuages semblaient, teints de reflets rosés,
Un voile nuptial, qui flotte et se balance
Dans le palais doré du Rêve et du Silence.

La tempête avait fui, laissant comme un frisson
Sur la brune Atlantique, et, muettes, lointaines,
Les vagues s'endormaient, aux mourantes haleines
Qui des cieux descendaient comme l'écho d'un son,
L'accord final d'un chœur, un chuchottement tendre,
Soupir de l'infini qu'on peut à peine entendre.

Les pourpres du couchant se décoloraient. Rien
Ne bougeait dans la nuit : — l'inquiétude humaine
Ne trouble point la paix de la nature, — à peine
La lune soulevait le voile aérien,
Pour rêver doucement des célestes mystères
Devant la majesté des ondes solitaires.

Douce nuit tropicale ! un bandeau tremblotant
Cache à demi ton front que l'étoile décore,
Et tu resplendis moins que la vermeille aurore ;
Mais ton pur clair de lune avec amour étend
Sur les flots assoupis sa flottante caresse,
Baiser aérien du ciel muet d'ivresse.

Pour te laisser régner, ô molle et tiède nuit,
Tout se tait et tout dort ! Sous ton discret sourire,
Les mondes inconnus, les esprits en délire
S'éveillent dans l'éther. La tristesse et l'ennui
— Cortège affreux du jour — fuient avec la lumière :
Mais tu laisses veiller l'amour et la prière ! . . .

L'ouragan, cependant, avait, dès le matin,
Soulevé le courroux de ces ondes sereines.
Le vent avait soufflé vers les îles prochaines,
Dont les sommets d'or pâle, au couchant qui s'éteint,

Ondulent sous les plis transparents des nuages . . .
— Que ce ciel tropical est fécond en orages !

Nul ne les peut prévoir... Malheur aux matelots !
Un éclair, un profond roulement de tonnerre,
Et soudain l'ouragan déchaîne sa colère,
Et l'ombre comme un deuil se répand sur les flots !
Rien ne vous avertit : nulle voix, nul présage !
Rarement des oiseaux au sinistre plumage,

Muets avant-coureurs, vous annoncent la mort . . .
Le ciel le plus trompeur luit comme une merveille,
L'onde la plus perfide est celle qui sommeille . . .
Puis, soudain tout se tait, et des nuages d'or
Remplacent aussitôt l'épaisseur des ténèbres
Qui couvraient l'océan de leurs voiles funèbres.

Comme il était venu, l'ouragan passager
S'enfuit vers d'autres bords, et les cieux reparaissent,
Et des vents plus légers et murmurants caressent
Les flots rassérénés. Oubliant le danger,
Des oiseaux voyageurs, pour des courses nouvelles,
Ouvrent sous le ciel pur l'éventail de leurs ailes.

( **Extrait du FLIBUSTIER** )

## COMBAT NAVAL

.... Au-dessus des vaisseaux subitement la nuit
Se fit. Sous le ciel noir, dans l'atmosphère lourde,
On sentait s'amasser une colère sourde.
L'océan frissonnait. Soudain un éclair luit.
Avec un bruit terrible, un nuage — écarlate,
Effrayant, — se déchire, et la tempête éclate.

On entend dans les airs des sursauts furieux.
La vague au sein des mers se dresse échevelée,
Se tord et se tourmente, écumeuse, affolée ;
Et des voix dans l'abîme, aux bords des vastes cieux,
Paraissent commencer une plainte infinie
Dans les convulsions d'une horrible agonie.

Les vaisseaux espagnols se taisaient de stupeur.
Les commandants, surpris par l'affreuse tempête,
Jetaient de vains appels, et leur voix inquiète,
Leurs ordres, se perdaient dans le vent, dans la peur
Et la hâte fiévreuse ; et, seul osant combattre,
Le *Fantôme* approchait, blanc dans l'ombre noirâtre.

Alors dans la terreur, au milieu des fracas,
Une voix, toute proche et pleine de menaces,
S'entend, tel un tonnerre au sein des noirs espaces,
Comme un arrêt fatal décrétant leur trépas.

—« Feu qui peut ! feu ! Tandis que, tremblants, ils s'étonnent,
« Que le mousquet pétille et que les canons tonnent ! »

Dès lors, aux voix des flots hérissés, en courroux,
Au grincement du vent, aux langues fulgurantes
Qui léchaient le ciel noir de ténèbres errantes,
Les forbans unissaient leurs feux et leurs cris fous.
Ils tuaient aux lueurs des éclairs. La fumée
Se mêlait aux vapeurs de la vague embrumée ;

A la foudre, éclatant dans les airs embrasés,
Le canon répondait sur les profondeurs sombres
Des ondes, où roulaient les hommes et les ombres ;
Et la poudre joignait ses meurtriers baisers
Aux farouches baisers de l'ouragan d'automne.
En l'abîme des cieux et des mers, tout frissonne.

Tout à coup, dans l'orage, un profond craquement,
Un bruit,— semblable aux cris de cent troupeaux de bêtes
Qu'on égorge, — se fait sur l'une des corvettes.
Puis, à ce cri succède un long gémissement,
Comme un dernier soupir de moribond qui souffre ;
Et le vaisseau brisé disparait dans le gouffre.

Un frisson de terreur glace les matelots,
Les muets survivants de la troupe espagnole.
La tourmente grandit, tumultueuse et folle.
Les vaisseaux castillans, ballottés par les flots,
Volent à la dérive : une course affolante
Les emporte, perdus, sur la vague hurlante . . .

( Id. )

## *HYMNE D'AMOUR.*

— O nuit, disais-je ému, dans l'espace infini
Tout dort, hormis l'étoile et moi. Moment béni,
Heure exquise et sacrée ! O Nuit ! écoute, j'aime !
Quelque chose du ciel, une splendeur suprême
A passé dans mon âme, et l'indicible est né,
Et le divin palpite en mon être borné !
Les célestes beautés dans l'ombre recélées,
Tes calmes profondeurs qui dorment étoilées,
L'éther qui s'illumine ainsi qu'une cité,
J'ai dans mon âme un peu de leur immensité !
Je sens que j'aime, ô Nuit ! Garde ma confidence :
Rappelle-toi qu'au sein du sublime silence,
Où tout dort et me semble un ami qui se tait,
Je confie au Seigneur mon immortel secret.
Ces feuilles ont des voix, ces bois ont une oreille :
Qu'ils répètent, un jour, à l'heure où tout sommeille,
Qu'ils répètent au temps qui fuit, aux astres d'or,
Qu'une âme qui dormait du sommeil de la Mort,
Ici, s'est réveillée à l'éternelle vie,
Et que son pur amour, le ciel même l'envie ! . . .
Oui, j'aime maintenant, j'aime ! — rêve inouï ! —
Je le sens et j'en souffre et j'en suis ébloui !
J'aime ! . . . ô chose nouvelle ! ô chose solennelle !
Tout mon être est un cœur, toute mon âme une aile !...

. . . . . . . . . . . . . . . .

( **Page d'amour, Chant V.** )

## *LES SUICIDÉS.*

Seigneur, ils vont bientôt mourir !... Groupe tragique,
Sur la terre où tout vit, sous le ciel pacifique,
Vous insultez à Dieu, vous défiez le sort,
Et courez, affolés, à l'Ange de la Mort !
Contempteurs de la vie, un soupir, un délire,
Une angoisse, un sanglot, une voix pour maudire
Et dont l'écho funèbre en un instant s'est tu,
C'est tout ce que vos cœurs — ces désolés — ont eu !
Quoi ! parce que la vie est une source amère,
Et vous trouble en sa fuite à travers l'éphémère,
Vous voulez, insensés, en arrêter le cours ?
Savez-vous si mourir, c'est oublier toujours ?
Croyez-vous que la mort soit la douleur éteinte ?...
Non, tout ne finit pas en une brève étreinte !
Vous regardez le ciel à travers vos soucis ;
Il paraît tout lugubre à vos yeux obscurcis,
Et parce qu'outragé Dieu s'isole d'une âme,
Ce soleil ne luit plus ! l'univers est sans flamme !...
Avez-vous donc perdu le sens de l'infini
Dont nos rêves mortels sont un reflet béni ?
Eternité future, idéal indicible,
Vous êtes le mystère, et non l'inaccessible !
Il n'est point ici-bas d'abîme si profond,
Où le regard ému ne puisse voir au fond
Le cristal transparent d'une onde, et sur cette onde
Une image du ciel qui complète le monde !

Vous souffrez, votre vie est un drame effrayant,
Et vous doutez de Dieu ! Vous songez au néant,
Vous à qui par des pleurs l'Ange de la souffrance
Voulait faire entrevoir la divine Espérance !

Comment goûterez-vous la douceur de mourir,
Si vous n'avez compris l'extase de souffrir ?
Vous ne le savez pas ? les douleurs sont des ailes
Pour monter et se perdre aux sphères éternelles !...
Mais vous repoussez Dieu, dont la main vous frappait
Pour soulever vers Lui votre âme qui rampait . . .
Quand, dans le ciel d'airain, la tempête s'amasse,
L'aigle attardé, surpris dans le lointain espace,
Bat de l'aile et s'enlève en un suprême essor.
L'air siffle, il part ; son aile est un vibrant ressort.
Ivre et cherchant le jour, il fend un noir nuage,
Océan de vapeurs qui fuit devant l'orage.
Comme un trait il franchit ces sublimes déserts . . .
Mais l'ouragan accourt sur l'aile des éclairs,
Et, comme une houleuse et grondante marée,
Le tourbillon l'emporte, et son aile égarée
Un instant se replie et roule dans l'obscur.
Cependant l'aigle a soif de lumière et d'azur,
Il contemple l'abîme où l'entraîne sa chute,
Il frémit, se relève et part encore, et lutte
Avec les éléments qui hurlent déchaînés.
Plus haut que les sommets de neige couronnés,
Chassant le vent, il monte, il a percé la nue,
Il monte encor, toujours, vers la sphère inconnue
Où le cercle du ciel, comme un vaste plafond,
Toujours plus spacieux et toujours plus profond,
S'étend à l'infini dans l'éternel silence.
Il plane, triomphant, son ombre se balance
Loin du globe, au-dessus de l'autan furieux ;
Et, dans la paix immense, au clair sommet des cieux,
Grisé d'air pur, il dort, le soleil sur sa tête
De lumière d'argent inondant la tempête ! . . .
Ainsi le cœur qui t'aime, ô Dieu ! vers tes splendeurs
S'élève pour planer au-dessus des douleurs,
Plus avide du ciel, lorsque l'épreuve amère
Souffle comme un orage et gronde en lui. Légère,

Comme une aile d'azur, son âme, sans effroi,
Monte toujours plus haut et se repose en toi,
Loin du Mal, sombre abîme aux spirales funèbres.
Plus l'enfer autour d'elle entasse les ténèbres,
Plus elle rêve à toi dans son sublime ennui.
Son essor est vainqueur de l'orageuse nuit :
Les chars de feu des saints désirs, de la prière,
L'emportent, frissonnante, en la pleine lumière ;
Et dans ta paix suprême et ton immensité
Elle se berce, heureuse, et plane en liberté !

( **Les DIX HOMMES NOIRS, Chant VI.** )

## *L'HOMME AUX ENFERS.*

Homme mortel, de quoi te plains-tu sur la terre ?
La moitié de la vie, un bienfaisant mystère
Dans l'ombre et dans la paix te tient enseveli.
Tu la donnes gaîment au sommeil, à l'oubli ;
Un baume te descend de la nuit étoilée,
Une trêve de Dieu suspend l'âpre mêlée.

Un rien te distrait de tes maux.
La terre a mille aspects en d'éternels tableaux ;
Les saisons tour à tour renouvellent sa face
Et charment tes regards promenés dans l'espace.
Quand la variété du jour enfin te lasse,
La nuit t'apporte son repos.

Un peu de toi se donne aux choses,
A la nature en fête, à l'onde, aux fleurs écloses,
Aux arbres recueillis, dont les légers zéphyrs
Sont les frais soupirants aux voix harmonieuses.
Le printemps, les amours, les paresses heureuses,
De ton âme amusée éloignent les soupirs.

L'inconstance des vents qui soufflent dans tes voiles,
L'agitation molle et changeante des mers,
Et la tranquillité des lointaines étoiles
Flottant sur la houle des airs,
Ont passé dans ton cœur qui s'ignore lui-même,
Oublieux des destins, du mystère suprême
Et du sphinx accroupi dans tes brûlants déserts. . .

— Mais jamais aux enfers rien n'allège la peine,
L'homme, à perte de rêve, y souffre sans haleine.
Comme Mazeppa, l'âme, à travers le néant,
Emportée en la brume inondant l'étendue,
Crie aux flancs du Malheur, — chevauchée éperdue
Par les cercles sans fin de l'abîme béant. —

L'homme un siècle parfois gémit dans cette étreinte.
Captif en la flottante enceinte,
Victime de lui seul, il s'y voit pour toujours
Replié sur lui-même. Il n'est plus de nature,
Plus un ciel, un soleil, des fleurs, une verdure,
Les attraits du dehors, de riants alentours ;

La vie enfin n'est plus une onde qui serpente,
Se joue en ses contours, suit mollement sa pente

Et semble avec regret quitter ses bords fleuris :
Elle est dans les enfers une tempête sombre,
Tourbillon insensible où tout roule, où tout sombre,
Où le naufrage obscur se fait dans les esprits ! . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Qui de nous, affrontant, sans honte, la lumière,
Comme un monstre hurlant sorti de sa tanière,
Peut aux regards de tous se montrer tel qu'il est ?
O l'ogre dégoûtant, ô le satyre immonde
Qui se tapit en nous, que nous cachons au monde !
Que l'homme intérieur est horriblement laid !

Notre propre hideur se cache à notre vue . . .
Qui donc, s'il pouvait voir une âme toute nue
Ne s'enfuirait épouvanté ? . . .
Ce n'est rien qu'aux enfers tout soit vaine apparence,
Hallucination . . . la suprême souffrance,
C'est d'y voir l'être intime au dehors reflété !

( **HOMO**, livre II. Chant 2 )

## JUSTIN LHÉRISSON

Né à Port-au-Prince le 10 février 1873. Après de brillantes études au Lycée Pétion, il se fit inscrire à l'Ecole de Droit, où il obtint, le 6 juillet 1895, son diplôme de licencié. Il fut, peu de temps après, commissionné avocat du barreau de Port-au-Prince.

M. Lhérisson milite dans l'enseignement depuis 1890. Il a professé à l'Ecole Polymathique et à l'Institution Plésance. Il occupe actuellement au Lycée de Port-au-Prince la chaire d'Histoire d'Haïti. Il est entré très jeune dans le journalisme et a collaboré à divers journaux et revues : la *Revue-Express*, *Haïti Illustrée*, *le Matin*, *la Ronde*. Il a dirigé *la Jeune Haiti*, revue littéraire dont l'influence a été heureuse, et rédige, depuis six ans, le journal quotidien *Le Soir*.

M. Lhérisson est, avec M. Nicolas Geffrard pour la musique, l'auteur de la *Dessalinienne*, hymne qui a été chanté dans toutes les grandes fêtes commémoratives du Centenaire.

Œuvres : Les Chants de l'Aurore ( 1893 ); — Passe-Temps ( 1895 ); — Portraitins, *1re série* ; Sonnets rouges — inédits, — une *Histoire d'Haiti* également inédite, écrite en collaboration avec M. W. Bellegarde.

### *LES BŒUFS.*

Dans la vaste savane aux herbes jaunissantes,
Rêvent de fiers taureaux aux mufles vigoureux,
— Les jarrets détendus —; et leurs voix mugissantes
Emplissent par instants les lointains vaporeux.

Ils aiment le grand air, les horizons immenses
Où leur œil plein de nuit s'attache éperdûment.
Ils se sentent heureux sur les monts, près des anses,
En savourant l'écho de leur long meuglement.

En les pâtis herbeux, sous le joug qui les blesse,
Ces bêtes du devoir, sans orgueil, sans faiblesse,
Caressent, malgré tout, leurs rêves généreux . . .

— Hommes qui murmurez contre la Destinée,
Vraiment je comprends mal votre plainte obstinée.
Auriez-vous moins de cœur que ces bœufs vigoureux ?

## *C'EST LE SOIR . . .*

C'est le soir. Revenus des jardins et des bois,
Autour d'un grand boucan s'assemblent les esclaves.
Le silence des cieux plane sur leurs fronts hâves,
Et pensifs, on dirait qu'ils écoutent des voix . . .

Leur esprit s'est enfui loin des fers et des maîtres,
Et plus léger que l'air, plus libre que leurs pas,
Il revoit et bénit la terre des Ancêtres,
Par delà les flots bleus, les monts et les pampas.

Il rapporte toujours de ce pélerinage
Pour les maux endurés un baume qui soulage,
Des contes ingénus, des récits merveilleux,

Des légendes, des chants doux et mélancoliques,
Dont les rythmes berceurs en ces cœurs nostalgiques,
Font bruire un essaim de souvenirs brumeux . . .

## *APPARITIONS NOCTURNES.*

### ( SUPERSTITION HAÏTIENNE )

Minuit. — Sous les rayons d'une lune blafarde,
Erre, par les sentiers longs et mystérieux,
Des défunts sans tombeau la fantastique harde,
— Et d'effroi, brusquement, se dressent ses cheveux.

Son œil au loin s'égare et vainement regarde
Ces êtres que la nuit revêt d'illusions.
Une étrange lueur rend leur face hagarde,
— Et dans son cœur il plaint ces tristes visions.

Tout à coup, l'air s'emplit d'une clameur sinistre,
Et de funèbres sons, pareils à ceux du sistre,
Font frémir et le vent et les bois et les eaux . . .

Demain il offrira pour ces âmes en peine
Au Maître des Chemins poulets, boucs et chevreaux :
— Il est temps que ces Morts cessent leur course vaine ! . . .—

## *LES FLIBUSTIERS.*

**à Fernand Hibbert.**

Fils des rudes Northmans aux exploits émouvants,
Les « Frères de la côte » écumaient le Tropique.
Sur de frêles esquifs qui craquaient sous les vents,
Ils s'en allaient, cherchant l'aventure héroïque.

Méprisant les périls présagés ou certains,
Ils ne connurent point la panique des lâches.
A la mort ils marchaient, farouches et hautains,
Convaincus d'illustrer leurs fusils ou leurs haches.

Quand les Armadillas sortaient des lointains bleus,
Lourdes du poids de l'or, tribut de l'esclavage,
Les corsaires poussaient des hurrahs belliqueux.

Fous d'audace, ils volaient au fatal abordage,
Où leurs coups imprévus étonnaient le Destin :
Toute la flotte en sang devenait leur butin.

## *LA BANDE DE BOUCKMAN.*

Au Morne Rouge, un soir, il pleuvait. — Furieux,
Des noirs, battant des mains, rythmaient un chant macabre,
Quand la *Houngiènikon,* invoquant ses grands dieux,
Au flanc d'un cochon noir, d'un coup, plongea son sabre.

La victime aussitôt dans le funèbre bois
Lança des cris aigus, puis des grognements sombres.
Et la Bande emplit du tonnerre de sa voix
Le silence étonné des arbres vêtus d'ombres . . .

Les conjurés, après s'être gorgés de sang,
D'un signe de Bouckman se mettent tous en rang,
Et s'en vont — silencieusement — vers la plaine . . .

Tout à coup l'incendie éclate ; — les lambis
« Lugubrent » les échos. Partout des pleurs,— des cris...
Sur des corps éventrés, ivre, danse la Haine !

## NERVA LATAILLADE

Né à Jérémie le 1<sup>er</sup> Juillet 1875, a fait ses études en cette ville chez les Frères de l'Instruction Chrétienne. Auteur d'un recueil « Pour elle », dont *la Ronde* a publié quelques poésies.

### *SOIR DE PLUIE.*

SONNETS.

I

L'ombre s'adoucissait sur ton visage pâle ;
Et tes cheveux légers, comme un voile soyeux,
Découvraient amoureusement à la rafale
La sereine blancheur de ton front radieux.

Et, comme se mêlant aux nuances d'opale
De cet après-midi monotone et pluvieux,
Ton cher buste adorable, à la forme idéale,
De son cadre de rêve émergeait, gracieux.

Ta fine silhouette, à travers la buée,
Semblait un doux soleil, voilé par la nuée
Enveloppante du firmament consterné.

Mignonne, j'eus moins d'ombre en ma pauvre âme lasse ;
Dans la vague clameur du soir, un chant de grâce
Vers ta beauté monta de mon cœur prosterné . . .

## II

Pressentant ma détresse au fond de son amour,
Et tout le mal horrible où va sombrer mon âme,
Elle cueillit la fleur consolatrice, un jour
Que l'ancien souvenir toucha son cœur de femme.

Puis entre ses doigts blancs, rêveuse, et comme pour
L'envelopper de sa mystérieuse flamme,
Elle la prit longtemps, longtemps, l'œil fixe et lourd
D'un regret obstiné flottant dans sa blanche âme.

Sa pitié la laissa dans les feuillets d'un livre :
Aumône indifférente, ou baume qui délivre
Du désespoir profond des cœurs endoloris.

Et cette fleur bénie, elle me laisse d'elle
Quelque chose de doux, comme un aveu fidèle
De son cœur repentant, de ses vœux attendris.

## *ROSÉE.*

La verte feuille a la rosée ;
Et les gouttes, comme des pleurs
Qui tombent d'une âme apaisée,
Jettent de tremblantes lueurs.

Le soleil s'y joue avec grâce,
Ainsi qu'en un prisme charmant ;
Mais la brise molle qui passe
Les fait glisser légèrement.

Mon cœur a de semblables gouttes,
Faites de sensibilité :
Un souffle les fait glisser toutes,
S'il frôle leur fragilité.

## EDMOND LAFOREST

Né à Jérémie le 20 juin 1876, d'un père instituteur. A débuté dans l'enseignement en 1893 et a quitté cette carrière en 1903 pour l'administration. A publié en 1901 et 1902 à Port-au-Prince l'*Evolution*, (Imprimerie de Mme F. Smith) et les *Poëmes mélancoliques* (Imprimerie Amblard). Quelques pièces de ses deux recueils de poésies inédites *Tableaux et aquarelles*, *Sonnets médaillons*, ont paru dans « la Ronde ». La même Revue et le journal « le Nouvelliste » ont aussi fait connaître des nouvelles originales de M. Edmond Laforest.

### *PROMENADE NOCTURNE.*

L'air est bon ; je le sens s'infiltrer dans mes veines,
Plus doux et plus léger que l'odeur des verveines.
Sur la ville, sans bruit, se déploie un ciel pur,
Lointain et transparent comme un voile d'azur.
Dans sa blonde clarté, la somnolente lune
Balance comme un feu naval sur une hune.
Mes pas sont clairs dans le silence de minuit ;
Mystérieux, je vais où me pousse l'ennui.
Et je sens plus de paix, moins de fièvre en mon âme ;
Mes sens sont plus calmés, mon cœur a moins de flamme:
Sur moi, la nuit répand son baume lentement.
Pour le mal dont je souffre, ô quel soulagement !

. . .

*
* *

Mais j'aperçois, là-bas, sa haute chambre ouverte !
A travers les rideaux de gaze fine et verte,
Je la vois ! Elle rêve, en la douce lueur
De sa lampe ; elle appuie un peu son front songeur
Sur sa main caressante. Oh ! si, par la fenêtre,
Elle pouvait me voir passer, me reconnaître !
Si cette belle main, aux doigts tout parfumés,
Enchantait mes regards par ces gestes aimés
Qui sèment des baisers, comme des fleurs, dans l'ombre !
— O soupirs de mon cœur ! ô douce forme sombre !...

## *AMOURS ANCIENNES.*

Avez-vous quelquefois, dans un vase oublié
Et morne, qu'en un coin la poussière a souillé,
Que vous vouliez revoir par ancienne habitude,
Avez-vous retrouvé, dans l'air de solitude
Qui vous enveloppait, la trace d'un parfum,
Parcelles de senteurs, soupirs d'un lys défunt ?

Il vous avait semblé qu'il vous imprégnait toute,
Qu'au fond de votre cœur il filtrait goutte à goutte,
Que votre souvenir en était embaumé :
— Parfum lointain, antique odeur du temps aimé ! —
Et vos lèvres de feu baisaient le peu de vase
Que poussière et parfum avaient mis dans le vase.

Ainsi, dans l'ombre morne où je suis oublié,
J'essuie avec lenteur mon pauvre cœur souillé ;
Je l'interroge aussi, par une humble habitude :
J'y pénètre ; et parfois, triste en ma solitude,
J'aspire avec ivresse un reste de parfum,
Vapeurs de souvenirs, souffle d'amour défunt !

## *LE TÉTRACORDE DE MONCLAR.*

( BARDE MODERNE )

### I

La corde aigue.

Les lys blancs de mon cœur, qui l'avaient couronné
De leur neige si douce, ont leurs tiges brisées ;
Ses jeunes œillets même, aux coquilles rosées,
Se sont vite effeuillés et n'ont pas boutonné.

Mes larmes, comme une onde en un champ moissonné,
Vont disperser ces fleurs qu'elles ont arrosées.
Seules vivent encor des plantes névrosées
Et des ronces, couvrant mon être empoisonné.

L'astre de mes printemps est un globe de marbre.
L'ombre m'a fait semblable au spectre nu d'un arbre ;
Car le précoce Hiver, morne et froid jardinier,

Taille en vieux ifs glacés mon funèbre parterre
Et plante un vert bouquet de cyprès dans ma terre.
Mais je verrai le beau lever du jour dernier !

### La corde profonde.

Aux arènes de fer, l'humanité lassée
Succombe, l'œil verdâtre et lourd, plein de rancœur,
Les muscles détendus, la peau moite, plissée ;
Et ses haineuses voix font un sinistre chœur.

Toute énergie a fui de son âme blessée.
La douleur a gravé son image en son cœur ;
Par l'eau-forte qu'elle a si savamment versée,
Elle y fit pour toujours son stigmate vainqueur.

Ah ! quand brillera donc sur les morts de ce monde
Le regard fixe et pur d'étoile blanche ou blonde
Qui percera l'airain de nos obscurités ?

Le désespoir, la mort, remplit toute prunelle.
Un cri d'aigle est parti : l'Espérance éternelle,
Poussant du pied le sol, monte vers les clartés !

## III

### La corde émue.

La brise, qui de l'aile a rasé les eaux vertes,
S'est dorée au soleil, aux étoiles d'argent ;
Leste, elle va courir dans les voiles ouvertes
Et mouiller dans l'azur ses plumes d'air changeant.

O brises, souffles purs, messagères alertes !
La tristesse est à l'âme un pâle contingent :
Les roses de l'esprit passent, à peine offertes,
Comme un parfum subtil dans la nuit voyageant.

L'ennui, ce faune impie, a terni l'ambroisie.
O vous, sylphes légers des concerts éoliens,
Soupirez dans mon cœur, qu'ont blessé des liens !

Clarifiez de rayons ma sombre poésie ;
Animez-la ; qu'elle ait de la fluidité,
Des ailes, des parfums, de la rapidité !

## IV

### La corde sereine.

Il fleurit quelque part, l'espoir bleu que j'adore,
Dans certain lieu du ciel au dôme transparent.
C'est la forme invisible au reflet apparent,
Que dans les blancs Edens les anges voient éclore.

Peut-être elle viendra des tentes de l'aurore,
Et qu'elle répandra son pouvoir éclairant
Sur mon gris avenir, l'horizon effarant
Dont le cercle obscurci n'a qu'un fil qui le dore !

Alors, dans mes jardins de rêves décorés,
La musique des fleurs, muguets, jacinthes, roses,
Sonnerait le réveil de mes printemps moroses !

O mon âme, peut-être, en ces jours colorés,
Les soleils suspendront leurs lampes de vermeilles
Dans les intérieurs des temples où tu veilles !

## DAMOCLÈS VIEUX

Né à Port-au-Prince, le 14 novembre 1876. A fait ses études au Lycée Pétion. Prix d'honneur de philosophie ; actuellement professeur de lettres au Lycée, après y avoir été répétiteur.

Secrétaire de la Rédaction de *la Ronde*, où il a publié des vers et des nouvelles, dont les principales sont : *Jacques Breffort* et *Dernière Epreuve*.

### *VAINS SONGES.*

**Pour Elle.**

Comme je m'en allais, calme, à travers la vie,
Drapé d'un fier orgueil, solitaire, mais fort,
Ne sentant plus les maux dont j'eus l'âme meurtrie,
Je crus pendant longtemps que mon cœur était mort.

Mort, le sombre ouvrier des angoisses anciennes,
Dont chaque battement comptait une douleur,
Esclave gémissant sous le poids lourd des chaînes,
Que lui-même forgeait pour son propre malheur !

Et je songeais, heureux : « Viennent les jours d'orages,
« Ils me trouveront ferme, en ma sérénité,
« Affrontant leurs rigueurs et bravant leurs outrages,
« Inébranlable, en mon impassibilité. »

Et je songeais : « J'irai parmi la foule humaine,
« Laissant monter vers moi ses cris et ses sanglots,
« L'entendant, froidement, pousser des plaintes vaines,
« Tel un roc, insensible au grondement des flots.

« Et je verrai passer l'essaim fatal des femmes,
« Semant sur leur chemin l'Amour, comme un poison,
« Et la désespérance amère, dans les âmes,
« Sans un espoir, sans un désir, sans un frisson. »

Vains Songes !
Comme les vierges des cathédrales,
Dans le rayonnement de l'or de vos cheveux,
Vous m'êtes apparue, un jour, mystique et pâle,
Et mon cœur a vibré de tous les anciens vœux.

J'ai senti se rouvrir ses vieilles cicatrices,
Renaître, plus cuisants, tous ses chagrins passés,
Et jetant un appel vers vous, — consolatrice !
Il attend, frémissant, — infortuné blessé !

Ah ! meurs, cœur insensé ! meurs, cœur insatiable !
Songe à la Souveraine austère, — la Douleur,
Qui garde vigilante, éternelle, implacable,
L'Amour, — le dieu jaloux qui se nourrit de pleurs.

## *LES ADOLESCENTS.*

. . . . . On ne porte pas en soi impunément
des coins de ciel.

J. GODEFROY (*Esquisse*)

**Pour le docteur B. Ricot.**

Ils allaient, sous le ciel clément du pays bleu,
L'âme haute, le cœur vibrant et l'œil en feu,
Ravis de voir la mer, les mornes, les vallées,
Les arbres verts parant des cités désolées.

Ils s'en allaient du pas léger des conquérants,
Foulant le sol natal, hardis et confiants,
Frémissant aux récits des batailles épiques,
Que protégea, jadis, le soleil des Tropiques.

Ils aimaient les beaux vers au rythme cadencé,
La strophe harmonieuse où le rêve, enchâssé,
Se déroulant au gré du vocable sonore,
S'épanouit, avec la splendeur d'une aurore.

Ils aimaient les parfums, la musique et les fleurs,
Les crépuscules fins et les pâles couleurs ;
Et, souvent, quand la Nuit avait tendu ses voiles,
Ils rêvaient à l'amour, sous les yeux des étoiles.

C'étaient les Chevaliers fervents de l'Idéal,
Qui se croyaient le cœur trempé comme un métal,
Et qui partaient à la conquête de la vie,
Libres du vain souci de voir leur foi trahie.

L'enthousiasme ingénu menait leur chœur heureux ;
Les Songes les grisaient comme un vin généreux ;
La candide Espérance, ainsi qu'une gardienne,
Entretenait en eux leur ardeur quotidienne.

Mais, un jour, on les vit, le front penché, courbés,
Traînant péniblement leurs pauvres corps lassés,
Indifférents, pareils à des vieillards moroses,
Qui n'ont plus de regards pour les hommes, les choses...

Et des passants surpris se demandaient : « Qu'ont-ils ?
« D'où vient donc qu'ils ont cet air d'âmes en exil ?
« Et quel baiser mortel a desséché leurs lèvres ?
« Les Temps ne sont-ils plus des espoirs et des fièvres ?

« Quel mal secret les ronge, eux, naguère si forts,
« Eux qui marchaient, altiers, sans tache et sans remords,
« Comme des Messagers d'une Aube glorieuse,
« Venus d'une contrée ardente et lumineuse. »

— Ah ! je connais le mal, qui depuis si longtemps
Vous torture le cœur, pâles Adolescents !

Vous avez vu, sous un ciel d'azur et de flammes,
S'éteindre pour toujours des astres dans vos âmes.
Vous avez vu le Rêve, en de divins haillons,
Sombrer dans vos esprits désormais sans rayons,
Et vos Chimères d'or, qui semblaient éternelles,
Disparaître, ainsi que des étoiles mortelles.
Vous avez vu des dieux, en qui vous aviez cru,
Abandonner l'antique autel de la Vertu,
Dédaigner les lauriers d'une noble victoire,
Ternir un long passé de triomphe et de gloire.
Et vous en avez eu vos cœurs froissés, meurtris ;
Vos yeux en sont restés à jamais défleuris.

O vous tous qui mourrez de vos lentes blessures,
Vous payez le tribut fatal des âmes pures !

## *LE PÉLERIN.*

**Pour Seymour Pradel.**

Pélerin inquiet, cherchant la paix des sages,
Depuis plus de vingt ans, je marche avec ferveur ;
J'ai parcouru les monts, les vallées et les plages,
Implorant ta bonté, ton secours, ô Sauveur !

J'ai parfumé d'encens, de nard et de cinname,
Les dalles, les parvis, les nefs de tes Maisons ;
Je t'ai fait humblement l'offrande de mon âme,
Dans des psaumes émus et dans des oraisons.

J'ai paré tes autels de mes roses trémières,
De lys, de mille fleurs aux fins pétales blancs ;
Je t'ai sacrifié, dans leurs grâces premières,
De timides brebis et des agneaux tremblants.

Comme je m'en allais, toujours rongé de doutes,
J'ai redoublé de zèle en ma dévotion ;
J'ai ployé mes genoux sur les cailloux des routes,
Et porté le cilice avec contrition.

Je n'ai point obtenu ta tendresse plénière ;
Je t'ai vu rester sourd à l'appel du pécheur ;
Malgré mes repentirs, ma piété sincère,
J'ai senti plus de nuit, de tourmente, en mon cœur.

Dans ma détresse, alors, pris d'une foi païenne,
Concentrant mes efforts, en un suprême élan,
J'ai crié vers les dieux de l'Hellade ancienne,
Maîtres du feu, de l'eau, des forêts et du vent.

Et quand la jeune Aurore, en ses atours de flammes,
Mettait de clairs frissons aux vieux troncs chevelus,
Vivifiait les cœurs, rallumait dans les âmes
L'espoir d'un jour meilleur que ceux qui ne sont plus ;

Quand Midi, dans sa gloire, immobile, implacable,
Triomphait, accablé de sa propre splendeur,
Tel un roi, subissant son sort irrévocable,
De porter le fardeau d'une vaine grandeur ;

Quand la Nuit tutélaire, en voiles de deuil, sombre,
Dans sa toute-clémence, envoyait le sommeil
Et l'oubli passager de leurs soucis sans nombre
Aux fils des hommes, que rongent des maux pareils ;

Dans de vastes forêts, aux sources jaillissantes,
A tous les carrefours de nombreuses cités,
Sur des rives, au bruit des mers retentissantes,
Affrontant les rigueurs des hivers, des étés ;

Troublant le calme saint de vierges solitudes,
Errant triste, comme un enfant abandonné,
Mais attendant toujours, malgré mes lassitudes,
La grâce qui guérit des douleurs de douter ;

Je vous ai suppliés, selon le rite antique,
Par des libations, en vous offrant des dons,
De suaves gâteaux et du pur miel attique,
Zeus, Pallas-Athènè, Dèmèter, Poseidon !

Et je vous ai tressé des guirlandes fleuries,
De myrte, d'anémone et d'odorants jasmins ;
Je vous ai consacré, dans des coupes choisies,
Des fruits dorés cueillis aux arbres des chemins.

Je n'ai pas eu pourtant la paix que rien n'altère,
Voyageur assoiffé d'austères vérités ;
Et j'ai compris enfin — ô cieux ! — la chose amère,
Que tous les dieux sont morts vous ayant désertés.

J'ai compris à jamais que la prière est vaine,
Que rien ne peut troubler votre sérénité ;
Qu'aux accents désolés de la souffrance humaine,
Nul ne répondra du sein de l'éternité.

Ah ! pourquoi désormais tendre les bras aux nues,
Lancer aux quatre vents des supplications,
Crier sa peine intime aux vastes étendues,
S'épuiser lâchement en lamentations ?

Pourquoi s'agenouiller, le front contre les dalles,
Et souiller de ses pieds que la route a meurtris,
Le marbre éblouissant de vieilles Cathédrales,
Dans le prosternement morne des cœurs contrits.

La mort est seule vraie et seule salutaire.

Gloire à toi ! Gloire à toi ! Reine de l'infini !
Toi seule sais donner aux martyrs de la terre
Le calme inaltérable et l'éternel oubli !

## MAURICE BRUN

Né à Port-au-Prince, le 2 mai 1877 : a fait ses études au Collège Saint-Martial. Suivant les traces de son frère Amédée, M. Maurice Brun s'est adonné avec succès à la culture des lettres. Il a déjà publié des poésies descriptives et des chroniques dans la *Revue Générale, le Soir, la Ronde.*

### *LE BŒUF.*

Là-bas, sur le rivage aride et solitaire
Où s'élève un arbuste au feuillage naissant,
Un lamentable bœuf à l'attitude austère
Contemple de la mer l'azur resplendissant.

Calme, il semble rêver. Le vol léger de l'heure
Imperceptiblement frissonne autour de lui . . .
Si d'aventure un souffle, un moindre vent l'effleure,
Il tourne un peu la tête où sa prunelle luit.

D'un souple mouvement de sa queue écourtée,
L'indolent animal écarte par moment
Des aigus moucherons l'attaque répétée.

Et le rouge soleil qui descend lentement
Dans les tièdes flots, vêt de fluide lumière
Le tissu couturé de sa robe grossière.

## *TABLEAUTIN.*

**à Etienne Mathon.**

Sur le moutonnement sombre
Des flots, obscure étendue,
La nuit, vaste manteau d'ombre,
Lentement est descendue.

Dans la ville aux rumeurs lourdes,
On perçoit, par intervalles,
La musique éparse et sourde
Des invisibles cigales.

Dans le ciel plein de mystère,
Rayonne, lueur sereine,
Une étoile solitaire.

Et, légèrement, la brise
Dans l'air frais et doux promène
Son souffle, caresse exquise.

## *LASSITUDE.*

Lorsqu'à l'horizon s'attarde le crépuscule,
Toujours je m'en vais, un peu las de l'existence,
Auprès de la grève obscure où la vague ondule,
Evoquer du passé la triste souvenance.

Là, tandis que mon âme où le doute s'obstine,
Parfois vole vers un insaisissable rêve,
Insensiblement la nuit, grise mousseline,
Vers le mélancolique azur du ciel s'élève.

Au fond du firmament brille une pâle étoile.
Là-bas, sur le mouvant linceul de la mer, passe
D'un invisible pêcheur la lointaine voile.

Et cependant que l'ombre autour de moi s'amasse,
Je la vois lentement pencher, aile docile,
Sous l'exquise fraîcheur de la brise subtile.

## CONSTANTIN MAYARD

Né à Port-au-Prince le 27 novembre 1882, a fait ses humanités au Collège Saint-Martial ; s'est fait apprécier des lettrés par des poésies au tour original publiées dans divers périodiques, *la Ronde*, *la Revue du Cercle Catholique*... Actuellement employé-rédacteur au Cabinet du Président de la République.

### *LES MORTIFICATIONS DE St FRANÇOIS D'ASSISE.*

**Pour mon ami Cl. Bellegarde.**

FRAGMENT.

Or, parmi les nopals et les nards épineux,
Sous un linceul de neige édifié par la bise,
Le front auréolé d'un nimbe lumineux,
Gisait très saint et très benoît François d'Assise.

... Les arbres, les cailloux gélifs craquaient de froid ;
Les collines en deuil érigeaient leur front chauve,
D'où l'aube jaillissait, comme blême d'effroi ...
La bruine pleurait au ciel dolent et mauve.

Le froc retombant en plis autour de ses reins,
Le torse maigre et nu, François le séraphique
Matait cruellement sa chair. Ses yeux sereins
S'emplissaient d'un rêve immense et béatifique.

Ses membres se luxaient aux heurts des durs cailloux,
Ses cheveux s'arrachaient par poignée aux épines ;
Elles pénétraient sa chair, ainsi que des clous :
Le sang giclait de ses meurtrissures divines....

O l'étrange bonheur, l'amère volupté !
Soif de verser son sang, pour mieux boire la vie !
. . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .

François roulait toujours, toujours, son corps meurtri ;
Il laissait des lambeaux de chairs vives aux haies.
Mais son âme nageait au sein de Jésus-Christ :
Il se retirait en esprit dans les cinq plaies.

Et le saint exultait, exultait de souffrir.
Son cœur, foyer d'amour, ardait bien plus que braise.
« Il mourait du regret de ne pouvoir mourir, »
Comme l'a soupiré l'Avilanne Thérèse . . .

Un pâle soleil naît par delà les grands bois.
Les frères Recollets quittent le monastère
Et s'en viennent chercher le bienheureux François,
François, l'amant du jeûne et de la vie austère !

Or, quand ils l'ont trouvé, sur le sol étendu,
Les deux pieds et les mains crevassés de gerçures,
Le col par le baiser de la bise mordu,
Ils ont versé leurs pleurs pour laver ses blessures.

L'un saisit le bord de son froc pour l'embrasser ;
L'autre est en oraisons. — « Père, dit Frère Elie,
« De nos baumes sacrés nous allons te panser :
« O Père, laisse-moi faire, je t'en supplie ! »

Et comme l'on couvrait ce triste et pauvre corps ;
Et comme l'on voulait le porter sur des claies ;
Qu'on l'accablait de soins, le Séraphique alors
Fit couler longuement tout le sang de ses plaies . . .

Et, calme, se tournant vers ses Frères Mineurs,
Les paupières en feu, toutes grandes décloses,
D'avance jouissant des célestes bonheurs :
« Frères, dit-il, laissez... laissez... ce sont des roses ! »

. . . . . . . . . . . . . . . . .

## ERNEST DOUYON

Né à Port-au-Prince le 8 décembre 1885 ; commença ses études à l'Institution Saint-Louis de Gonzague, chez les Frères de l'Instruction Chrétienne ; les poursuivit au Collège Chaptal ( Paris ) et les acheva chez les Pères du Saint-Esprit à la Pointe-à-Pitre, où il obtint son diplôme de bachelier-ès-lettres. Depuis son retour au pays en 1903, M. Douyon a été le lauréat d'un concours public, ouvert entre jeunes poètes pour la composition d'un hymne en l'honneur des héros de l'indépendance nationale.

### *APRÈS LA PLUIE . . .*

Dans les champs de l'amour pleuvent parfois des larmes :
Pauvres cœurs éplorés, ne le regrettez pas ! . . . .
Quand l'orage s'abat sur leurs vieux ajoupas,
Les paysans de nos mornes, muets d'alarmes,
Du tonnerre en fureur déplorent le vacarme
Et font à chaque éclair le signe de la croix.
Dès que luit le soleil à la voûte éternelle,
Ils bénissent l'ondée, et se disent : « Je crois
Que la récolte sera belle ! »

Eh bien ! faites comme eux, vous tous, ô cœurs brisés ;
Car les champs de l'amour, par les pleurs arrosés,
Deviennent plus féconds en suaves ivresses.
Que la tempête éclate et que le cœur renaisse ! . . .
Après l'orage, c'est la moisson des caresses
Et la cueillette des baisers !

# Épilogue

## *AUX JEUNES.*

N'écoutez pas, amis, le siècle corrupteur !
Fuyez la fatale sirène
Qui, sur les flots dormants au murmure enchanteur,
Soupire pour la tombe un appel séducteur !
Si vous voyiez le gouffre où sa voix vous entraîne !...

On dit de toutes parts l'idéal décevant,
La soif du mieux, une torture . . .
Croire, aimer, se donner, sont des douleurs, souvent !...
Voguez dans ces douleurs, comme une voile au vent,
Car la souffrance est bonne, elle est sainte, elle épure !

On voit mieux en montant : aspirons aux hauteurs !
L'homme est né pour monter sans trêve !
En bas trônent le mal, le faux, — hargneux, railleurs.
Le vrai, c'est, mes amis, ce qui nous rend meilleurs :
Les grandes vérités résident dans le rêve !

Vivez selon le rêve et soyez forts par lui :
Tout le reste n'est que mensonge !
C'est l'âme qui domine, et Dieu qui nous conduit.
Dans l'ombre d'ici-bas, c'est l'inconnu qui luit,
Et la réalité douloureuse est le songe !

La matière splendide est flottante dans l'air :
Ainsi l'invisible nous porte.
Ce qui brille s'éteint et fuit comme l'éclair ;
L'étoile est passagère aux chemins de l'éther :
La Parole vit seule, et seul l'esprit importe !

Tout ce que l'œil admire est l'éclat d'un moment ;
L'univers visible est fantôme ;
La mort va consumer l'immense firmament,
Et ce qui doit survivre aux jours, c'est seulement
La poussière des cieux éteints, — un peu d'atôme !

Seul le progrès de l'âme a pour lui l'infini.
L'éternel est dans la pensée . . .
— N'attristez point l'esprit ! . . . Vole, songeur honni,
Alouette du monde ! ô chantre, sois béni !
Espère et te console en ton âme oppressée !

Le paradis sera l'idéal triomphant,
Dieu vu, la matière abolie . . .
Ton rêve est aujourd'hui comme un souffle d'enfant,
Une bulle flottante et que rien ne défend . . .
Mais quoi ! . . . tout l'avenir dépend de ta folie !

Va, marche, crois et rêve à la face des cieux ! . . .
Non, que rien ne souille ton aile !
Ouvre-la toute grande, et d'un bond glorieux
Emporte Ganymède en la sphère des dieux,
Poésie, et conquiers la lumière éternelle !

ETZER VILAIRE

( Extrait des **POEMES DE LA MORT.** )

Fin

**MORCEAUX CHOISIS DES AUTEURS HAITIENS.**

POÉSIE

# TABLE DES MATIÈRES.